14 FÉVRIER 1953

Illinois U[illegible]ary
France

N° 383 - 100 FRANCS

# ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

## DANS CE NUMÉRO

★

INTERVIEW EXCLUSIVE DE L'ÉMIR

**BD EL-KRIM**

r notre envoyé spécial
RENÉ BRANELLEC

★

**CHAQUE RANÇAIS DOIT VOIR SON TOIT**

★

rance-Illustration »
révèle

**IE RÉVOLUTION RADIOPHONIQUE**

## CATACLYSME SUR L'EUROP

La catastrophe maritin d'Angleterre et d Pays-Bas a ému monde entier. Vers malheureuse Holland dont un cinquième territoire a été ravag tous les gouvernemen européens ont envo les soldats, les bateau les avions et hélicoptères grâce au quels ont été évacu la plupart des sinistr isolés par les eaux.

(VOIR PAGES 205 A 214

★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★

MARQUE DEPOSEE ★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★ MARQUE DEPOSEE

FABRICANTS

TISSAGES **VOIRON CHARTREUSE** S.A

LYON

★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★

# FOIRE INTERNATIONALE DE CASABLANCA

du 30 Mai au 14 Juin 1953

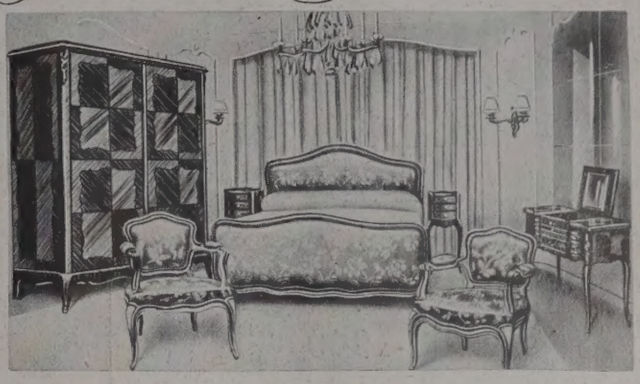
***Le plus grand marché de l'Afrique du Nord***

150.000 MÈTRES CARRÉS
40.000 MÈTRES CARRÉS COUVERTS

**COMMISSARIAT GÉNÉRAL :**
**rue Jules-Mauran, CASABLANCA**
Adresse télégraphique : FOIRINTER

---

# *Pour vous, Madame*



ENSEMBLE DE STYLE, PLAQUÉ BOIS DE ROSE, TRAITÉ EN ÉBÉNISTERIE

| | |
|---|---|
| *Armoire, larg. 110, haut. 175, prof. 40* | **67.500 fr.** |
| *Chevet assorti* | **9.750 fr.** |
| *Poudreuse assortie, larg. 80, prof. 45* | **26.900 fr.** |
| *Lit hêtre laqué patiné, garni tissu broché largeur 150 (pour literie 140)* | **44.500 fr.** |
| *Fauteuil assorti* | **22.500 fr.** |

*(Quantité limitée)*

*Choix important de meubles de style, copie d'ancien, et les plus belles créations modernes, présentés dans nos magasins.*

CATALOGUE GRATUIT N° 87 sur demande

LARGES FACILITÉS DE PAIEMENT

**LEVITAN, 63, Bd Magenta, Paris-10e**

PUBLICIS 12.1092

---

# LE DIABLOTIN

**DESTRUCTEUR CHIMIQUE DE LA SUIE**

éteint les feux de cheminées

**RAMONE**

CHIMIQUEMENT
**EN 5 MINUTES**
SANS DANGER
UNE CHEMINÉE
de sa suie!

**J. LEFEBVRE** Agent général
9 bis RUE DU Cdt PILOT - NEUILLY s/SEINE Tél: MAI. 50-20

HAVAS d'après BERMOND, F. JACQUIN

---

# Les Principes du *bon café:*

## un produit de *qualité* et une CAFETIÈRE **Melior**

*Le café que vous servez à vos invités doit être bien chaud, ennobli par tout son arôme et parfaitement filtré.*

*Et non pas une plate et pâle lessive sans parfum et sans goût - ou un liquide déjà refroidi tout chargé d'amertume.*

★ D'abord *infuser* : contact direct du café et de l'eau bouillante.

★★ Ensuite *filtrer* : bien isoler le marc du merveilleux extrait.

★★★★ C'est le *secret*.

Verre Pyrex, métal inoxydable, poignée de bois précieux

Avec elle vous donnerez à tous des *leçons de café.*

La méthode MELIOR pour faire du bon café est une méthode française et très ancienne. Le célèbre Brillat-Savarin n'en employait pas d'autre.
Ecrivez à MELIOR 170 - 2, rue Dunois, Paris 13e - pour recevoir par retour et sans aucun frais sa célèbre " LEÇON DE CAFÉ ".

OP

ÉDITIONS S.N.E.P. — ILLUSTRATION

# UN SIÈCLE DE VIE FRANÇAISE

## 1840-1940

par Ch. AUTRAN et G. G.-TOUDOUZE

*Le boulevard des Italiens dans la soirée du 21 février 1848. (Réduction d'une des illustrations de l'ouvrage.)*

TOUTE la vie française entre 1840 et 1940, groupée en un magnifique ouvrage sous la plus agréable et la plus artistique des présentations. Tous les aspects de ***la Mode, des Styles, des Arts, des Sciences, des Lettres et des Sports,*** tous les aspects de ***la vie française, populaire, mondaine, religieuse, théâtrale ou pittoresque***. Toutes les manifestations et les événements qui se sont déroulés durant ce ***siècle prodigieux y sont visibles par l'image*** et commentés par un texte vivant.

***UN SIÈCLE DE VIE FRANÇAISE*** sera pour chacun de vous — jeunes ou plus âgés — une source de souvenirs et d'enseignement. Outre les heures d'agrément qu'il vous procurera, il vous fournira toute une précieuse documentation réunie à grands frais sur les mouvements scientifiques ou littéraires ainsi que sur ***l'évolution des mœurs, du costume, du décor, de l'architecture, du commerce, de l'industrie, des transports, etc.*** En un mot, sur tous les signes de la vie d'un peuple placé en tête de la civilisation et du progrès.

***UN SIÈCLE DE VIE FRANÇAISE*** reconstitue ainsi, pour le plus grand profit de tous, une époque passionnante et prodigieuse, déjà inscrite dans l'histoire comme l'une des plus géniales dans tous les domaines et demeurée illustre par les noms immortels de Victor HUGO, BALZAC, LAMARTINE, MUSSET, de LESSEPS, PASTEUR, EIFFEL, BRANLY, BERTHELOT, etc.; époque enfin qui aura vu naître ou se développer les plus merveilleuses inventions humaines, telles que ***la photographie, le chemin de fer, l'électricité, l'automobile, l'aviation, le cinéma, la T. S. F., etc.***

***Il convenait d'élever à ces cent années un monument digne de les perpétuer*** dans la mémoire des hommes. C'est ce que nous avons voulu réaliser en éditant « UN SIÈCLE DE VIE FRANÇAISE », qui aura sa place dans toutes les bibliothèques judicieusement constituées.

UN LIVRE D'ART PASSIONNANT
UN DOCUMENTAIRE UNIQUE
LA RÉCAPITULATION VIVANTE
D'UN SIÈCLE PRODIGIEUX

***UN SIÈCLE DE VIE FRANÇAISE*** vous est offert en un important volume, format 39 × 29 5 centimètres, d'environ 400 pages illustrées, piquées sur toile, sous couverture artistique repliée sur carton. Il comporte un millier de reproductions, avec de ***nombreux hors-texte en couleurs,*** œuvres des plus grands artistes de l'époque. Il est présenté dans un étui de grand luxe et du meilleur goût. Sa réalisation d'une haute qualité et sa parfaite exécution en font un ouvrage digne du renom mondial de notre maison.

**PRIX de VENTE** pour la France et l'Afrique du Nord :

**5.900 francs** livraison franco de port.

POUR LES COLONIES ET L'ÉTRANGER, CE PRIX SERA MAJORÉ DES FRAIS D'EXPÉDITION

*Ouvrage entièrement terminé, livrable immédiatement.*

Pour le recevoir, prière de remplir ou copier le bulletin ci-dessous et de l'adresser aux :

**ÉDITIONS S. N. E. P. — ILLUSTRATION**
**13, rue Saint-Georges, PARIS (9e)**

*Réunion familière chez Sarah Bernhardt.*

**ÉDITIONS S. N. E. P. — ILLUSTRATION**
**13, rue Saint-Georges, PARIS-9e**

Veuillez m'adresser votre ouvrage *Un Siècle de vie française*, dont le prix pour la France est de 5.900 francs, que je vous règle (1) par mandat postal, par chèque bancaire ou chèque postal (Paris 9062-88).

Frais de port en plus pour les Colonies et l'Étranger.

Nom .....

Prénoms .....

Profession .....

Adresse .....

Ville ..... Départ .....

Date .....

Signature :

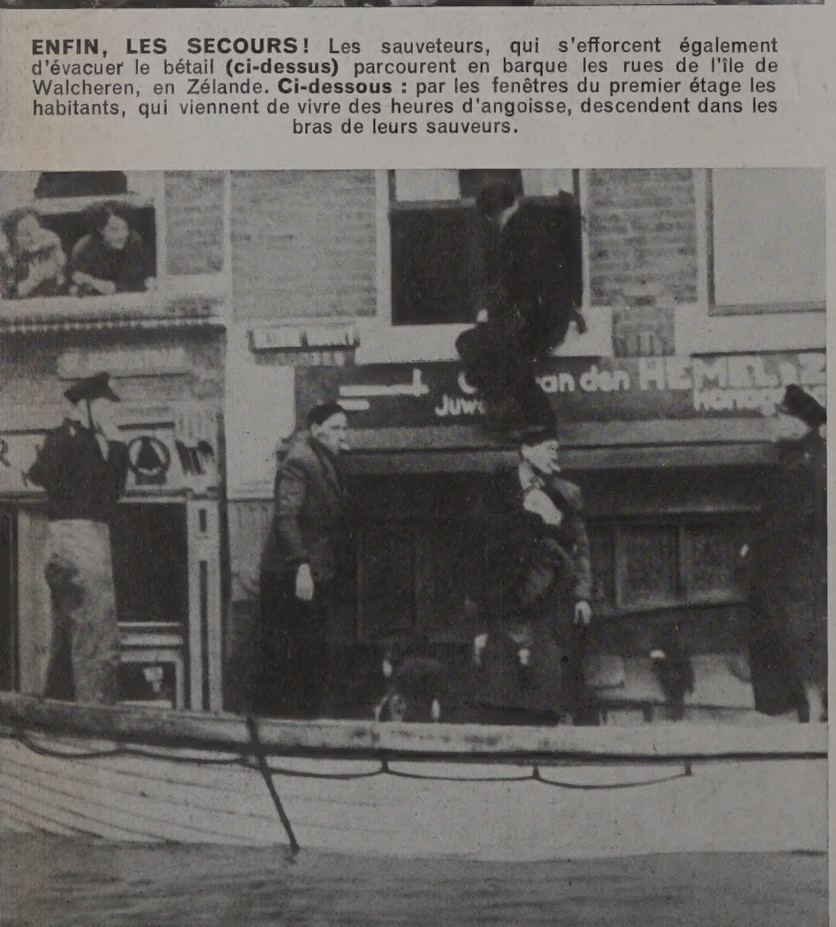
(1) Prière de rayer les mentions inutiles.

*France*
# ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

# LE DÉSASTRE

**PLUS D'UN MÈTRE D'EAU DANS LES RUES** de Raamsdonckveer. A gauche : au premier étage, les habitants contemplent la catastrophe en attendant les sauveteurs. A droite : une meule de foin surnage.

**ENFIN, LES SECOURS !** Les sauveteurs, qui s'efforcent également d'évacuer le bétail **(ci-dessus)** parcourent en barque les rues de l'île de Walcheren, en Zélande. **Ci-dessous :** par les fenêtres du premier étage les habitants, qui viennent de vivre des heures d'angoisse, descendent dans les bras de leurs sauveurs.



# LA HOLLANDE

A PEINE dévorées de l'œil les nouvelles données par la presse, les premières lettres de mes amis hollandais m'ont apporté de désolantes confirmations : la mer a repris, furieusement, une grande partie des Pays-Bas. Une grande partie de ce que les hommes courageux avaient conquis sur les eaux est de nouveau sous les eaux. Un désastre de cette nature revêt, à l'heure présente, une importance mondiale et humaine. Il ne suffit pas d'assurer nos amis et alliés de notre fervente sympathie : il est nécessaire de jeter, sur le drame hollandais, une lumière franche et forte.

J'ai connu la Hollande — c'est ainsi, et assez naïvement, que nous appelons, nous autres Français, le Nederland, par le nom qui est exactement celui de deux de ses provinces — j'ai connu la Hollande au lendemain de la première guerre mondiale. Je l'avoue de grand cœur, la Hollande m'a tout de suite conquis. Un peuple industrieux pourrait mériter notre estime et ne rien avoir fait pour déterminer notre admiration ; mais les Pays-Bas m'ont inspiré, dès le premier séjour, et du respect et de l'étonnement. Ils avaient non point envahi la terre sur laquelle ils vivaient; ils l'avaient construite à force de patience et d'ingéniosité. Les alluvions des grands fleuves, ils les avaient retenues, regroupées, protégées par des digues. Ils avaient, contre les colères de l'Océan, dressé des remparts dont ils ne se dissimulaient d'ailleurs pas la fragilité. Ils avaient dompté les fleuves, fait verdir de beaux herbages et employé la force du vent pour prélever l'eau des polders, des plaines situées au-dessous du niveau de la mer, et pour la renvoyer dans les canaux puis ainsi, jusqu'à l'Océan.

Sur cette patrie menacée, ils avaient construit des villes, des villages, des hameaux. Leurs villes étaient parmi les plus belles du monde, parmi les plus harmonieuses. La plupart sont heureusement encore ainsi. Enfin, ce qui est capital à mon sens, ils avaient produit des hommes remarquables — philosophes, savants, artistes, écrivains — et ils ne cessaient pas d'en produire, justifiant noblement l'axiome que je répète volontiers : un grand peuple est celui qui produit régulièrement de grands hommes.

Navigateurs audacieux, les Hollandais avaient découvert de terres lointaines. Ils avaient fondé ce que l'on appelait naguère encore des établissements ou des colonies. Environ l'année 1920, lors de mon premier séjour en Hollande, je pus observer qu'un Hollandais sur trois ou quatre avait fait le voyage des Indes dites alors néerlandaises. Certains de ces voyageurs étaient des universitaires, des savants, d'autres étaient des négociants ou des techniciens. Les Hollandais avaient institué un ordre, dans ces grandes îles de l'Extrême-Orient, un ordre et un équilibre. Ils avaient travaillé comme savent le faire les peuples civilisateurs. Ils n'avaient pas détruit systématiquement la race autochtone, comme les Américains ont fait en Amérique ; mais ils l'avaient instruite. Ils n'avaient pas non plus transformé ces grands pays en bagnes, comme il est arrivé de la Sibérie après la conquête russe et depuis.

Je suis retourné souvent en Hollande, et moi, le voyageur, l'hôte amical, j'ai écrit un petit livre pour célébrer la Hollande, un livre qui est un poème, un chant de confiance et de gratitude. On peut marquer de la gratitude aux Hollandais : ils sont eux-mêmes les plus reconnaissants des hommes.

La Hollande avait été préservée pendant la première guerre mondiale. On pouvait espérer que la fureur germanique, en cas de nouveau conflit, observerait encore les conventions internationales. Il n'en fut rien. Les hommes de ma sorte apprirent avec désolation, en 1940, que la Hollande ne serait pas respectée. Pendant les années amères, la Hollande a souffert de mille manières. Une partie du sol s'est trouvée inondée. Des villes ont été bombardées et détruites. Sera-t-il que l'Allemagne oublie jamais les crimes de l'époque hitlérienne et, singulièrement, le mal qu'elle a pu faire à des pays innocents et respectables, comme la Hollande, la Belgique, la Norvège

# TROIS FOIS MEURTRIE

PAR GEORGES DUHAMEL, de l'Académie française.

et le Danemark ? Je ne parle pas de la France, vers laquelle, depuis des siècles, la Germanie se tourne avec une horrible convoitise.

Quand nous avons été libérés, nous, Français, j'ai composé un hymne votif à la Hollande, que je tiens pour un *Sanctuaire de la civilisation*. Je suis retourné en Hollande pour y voir des amis. La plupart étaient minés par les privations, d'autres avaient succombé dans l'épreuve. Mais quelle dignité ! Quelle noblesse !

Etait-ce là tout le bilan des malheurs ? Non pas. Poursuivant l'absurde et imprévoyante politique de Roosevelt, les Américains — je veux dire ceux des U. S. A. — avaient exigé de la Hollande que l'Indonésie, enfin libérée des Japonais, fût purement et simplement remise aux autochtones. Etait-ce là une manifestation idéaliste ? Je voudrais le croire et n'y parviens pas. Cette forme d'anti-colonialisme, qui a notablement aggravé le déséquilibre du monde, a peut-être rapporté des profits aux éternels trafiquants, elle a surtout précipité dans l'anarchie toute une région du monde, elle a aussi ruiné l'influence française en Indochine, donné d'avance l'Asie au communisme conquérant.

Les Hollandais ont, silencieusement, accepté cette injustice et ce dommage. Ils ont fait un gigantesque effort pour organiser la vie de huit millions d'hommes sur une patrie désormais réduite au sol métropolitain. Je suis retourné les voir quand leur jeune reine a reçu cette couronne qu'elle ne porte pas, qu'elle laisse sagement posée sur le coussin de velours. J'ai passé encore une belle journée amicale avec certains de mes amis néerlandais, il y a trois ou quatre mois, quand, en route pour le Japon, je suis allé prendre l'avion à Amsterdam. Pendant tout mon voyage en Extrême-Orient, j'ai donné de fidèles pensées à la Hollande et, la connaissant comme je la connais, l'aimant comme je l'aime, j'étais sûr qu'elle allait, une fois de plus, triompher de l'adversité, reparaître bientôt dans la pleine et pure gloire que mérite son génie.

Et c'est alors que s'est déchaînée la tempête d'hiver. Le vent furieux a fait ce que n'avaient pu faire la cruauté ou la stupidité des hommes. Il a lancé les vagues à l'assaut de la plus raisonnable des forteresses humaines. Que les Hollandais le sachent, ils ne sont pas les seuls à souffrir de ce grand désastre. Un de mes amis, qui est un modeste travailleur perdu dans la foule des travailleurs parisiens, m'a fait tenir, ce matin même, une lettre où il me dit : « J'ai appris à aimer la Hollande en vous lisant... Si vous pensez que je puisse être utile là-bas, je suis prêt à demander du congé pour apporter mon aide aux Hollandais. Je suis courageux, le travail ne me fait pas peur... » Je n'ai pas lu cette lettre sans émotion.

La catastrophe a touché surtout les pays de l'Ouest européen, la Hollande, l'Angleterre, la Belgique et quelque peu la France, quatre des derniers pays du petit cap de l'Asie dont, jadis, parlait Valéry, quatre des pays qui ont pour mission de sauver la respectable et l'admirable civilisation de l'Europe.

Ce grand malheur survient au moment même où la nouvelle équipe des politiciens d'Amérique inaugure son règne en accablant de conseils impératifs les nations blessées qui s'efforcent aujourd'hui de relever leurs ruines et d'assumer des responsabilités angoissantes. Nous voudrions répondre aux donneurs de conseils que l'Europe occidentale a souffert deux fois le martyre, et que cela, justement, a permis aux Américains préservés de démontrer et de confirmer leur puissance. Puisque les éléments s'en mêlent, puisque de nobles nations comme la Hollande sont de nouveau blessées aujourd'hui dans leur territoire et dans leurs biens, que les visiteurs d'outre-Atlantique marchent sur la pointe des pieds, en achevant, dans notre Europe, leur tournée d'inspection. Qu'ils n'ajoutent pas, aux horreurs de la guerre, de la dépossession et de la tempête, celles d'observations trop semblables à des menaces et qui pourraient, si elles se trouvaient suivies d'exécution, accabler et ceux à qui elles s'adressent et ceux-mêmes qui les profèrent.

**LES VÉHICULES AMPHIBIES** permettent une évacuation plus rapide. Tous ceux de l'armée néerlandaise ont été jetés dans la guerre des eaux. Les forces américaines et le génie français ont apporté leur aide aux sinistrés.

**L'EXODE A RECOMMENCÉ** pour le courageux peuple des Pays-Bas. Mais ceux qui ont pu entasser quelques biens sur une charrette sont, hélas ! des privilégiés. Les blessés ont été emmenés par hydravion **(ci-dessous)** ou par hélicoptère. La R. A. F. aussi a prêté son concours.

**UN HOLLANDAIS SUR DIX** a fui devant les eaux. Que l'on songe à la charge que représenteraient pour notre pays l'hébergement et la nourriture, dans des centres d'accueil improvisés, de quatre millions de Français dénués de tout.

**SEUL VESTIGE HUMAIN** de cette maison anglaise : le drap par lequel les habitants sont descendus dans la barque venue à leur secours.

# ...EN ANGLETERRE

**DANS SON ESTUAIRE, LA TAMISE** a submergé les îles de Canway et de Fulness. Sur treize mille habitants de Canway, cinq cents ont péri. A Fulness, presque tous ont été sauvés. Sur un îlot épargné, autour d'une ferme écroulée, un troupeau a trouvé refuge. — **Ci-dessous :** A Hunstanton, dans le Norfolk, une villa effrondrée. Seule semble intacte... la baignoire. Ironie du sort !

Avec la Hollande, la Grande-Bretagne a été spécialement éprouvée par la tempête qui a ravagé le nord-ouest de l'Europe. Sur une bande de 250 kilomètres de longueur entre le fleuve Humber et l'embouchure de la Tamise, un véritable raz de marée a recouvert villes et villages. L'une des régions les plus atteintes a été la côte du Lincolnshire, où toute une série de villages ont été submergés par les vagues. Dans le comté de Norfolk, les dégâts ont été particulièrement graves. C'est ainsi qu'à Hunstanton les eaux ont écrasé et emporté les maisons.

## Lever de rideau : un naufrage.

De nombreux navires, particulièrement des bateaux de pêche, ont été endommagés et ont eu les plus grandes peines à se mettre à l'abri dans un port. On sait que, dès le début de l'effroyable tempête qui allait ravager le littoral du nord-ouest de l'Europe, le ferry-boat *Princess Victoria*, qui assurait le service Ecosse-Irlande, a sombré.

Le raz de marée qui a déferlé sur les côtes anglaises a détruit en de nombreux endroits les digues qui protégeaient les basses terres. Il a provoqué une brusque montée des eaux de la Tamise et des inondations qui se sont produites fort loin à l'intérieur des terres. Des quartiers de Londres ont été envahis par les eaux et plusieurs îles submergées dans l'estuaire de la Tamise. Parmi celles-ci, l'île de Canway a été particulièrement éprouvée.

## Le tragique bilan.

Les dégâts causés par ce cataclysme n'ont pu encore être chiffrés avec précision. Cependant on pouvait dénombrer, dès qu'une accalmie se fut produite, plusieurs centaines de morts, plus de mille disparus, 100.000 hectares de terres inondés. Il a fallu évacuer plus de 50.000 personnes et il faut certainement évaluer les dommages à des millions de livres sterling.

La population a fait preuve devant le désastre d'un admirable sang-froid. Les secours se sont organisés avec rapidité, et la solidarité des régions non atteintes s'est manifestée instantanément afin d'organiser le sauvetage et de venir en aide aux sinistrés. Aux Communes, M. Churchill a annoncé que toutes les ressources de l'Etat seraient mobilisées. Des souscriptions ont été ouvertes. La reine, accompagnée de son mari, le duc d'Edimbourg, et de son oncle, le duc de Gloucester, a quitté le château de Sandringham et a parcouru sous une pluie torrentielle les régions ravagées par le fléau. Partout elle a trouvé les habitants pleins d'énergie et de résolution en même temps que d'innombrables actes d'héroïsme étaient proposés à son admiration.

**R LE PREMIER ÉTAGE,** les habitants ont fui au prix de véritables acrobaties.

**SEULE RICHESSE.** Cet habitant de Canway ve deux bicyclettes : c'est tout ce qui lui reste.

**SOIXANTE-DIX-SEPT ANS,** cette malheu-se a dû tout abandonner, portée par un soldat, salutiste et deux civils unissant leurs efforts. — **dessous :** l'amour des Anglais pour les animaux perd jamais ses droits : on emporte les oiseaux.

**PROTÉGER LES COMMUNICATIONS :** c'est le rôle du « Royal Corps of Signals ». Tandis qu'un major prend les ordres du Q. G., des hommes renforcent un pont avec des sacs à sable.

**LA REINE A VISITÉ LES SINISTRÉS :** S. M. Elizabeth s'est immédiatement rendue dans les régions éprouvées pour réconforter les familles. Le duc d'Edimbourg l'accompagnait.

**LEUR PREMIER « LUNCH » DE SANS-LOGIS :** après une nuit de peur et d'exode, que le premier repas est réconfortant, même pris sur les genoux, même s'il a fallu « faire la queue » pour percevoir sa ration !

**DES VETEMENTS, DES SOULIERS :** les évacués, et particulière ment les enfants, en ont un urgent besoin. Grâce à cette « lieutenante de l'Armée du Salut, bien des petits auront été vêtus et chaussés

**L'ÉCOLE EST DEVENUE CENTRE D'ACCUEIL,** dans ce village d l'Essex ; ici l'on distribue des souliers, là une infirmière donne le bibero aux tout petits, sous le tableau noir où se lit encore la dernière leçon

# .EN BELGIQUE

**LA DIGUE DÉMANTELÉE** de Lekkerbeke et ses blocs de béton jetés pêle-mêle donnent une idée de la violence de la tempête sur la côte belge. **Ci-dessous,** la célèbre station balnéaire d'Ostende a été envahie par la mer. **Ci-dessous à droite :** accompagné du bourgmestre, le roi Baudouin constate les dégâts laissés par les eaux après leur reflux.

La côte belge a été elle aussi battue par la tempête. De nombreuses victimes ont été signalées à Ostende, à Anvers. Les vagues, déferlant avec une violence telle que les vieux marins n'avaient pas le souvenir d'en avoir vu de semblables, ont saccagé le rivage, retournant les barques de pêche, chassant le sable des dunes et pénétrant profondément dans les terres. Non seulement Ostende a été très éprouvé, mais aussi toutes les charmantes plages qui avoisinent la célèbre station : Le Zoute, Knocke, etc. Partout les dégâts sont considérables. La petite cité de Heyst a particulièrement souffert. La saison touristique est gravement compromise et, au delà des plages, les agriculteurs ont également beaucoup souffert.

D'autre part, il est à craindre que de nombreux chalutiers n'aient été victimes de l'ouragan.

Dans la région d'Anvers, les polders ont été envahis par les eaux le long de l'Escaut. Les paysans ont dû être évacués en de nombreux endroits. Le quartier du port, à Anvers, a été inondé. Immeubles et entrepôts ont été abandonnés. La troupe a été réquisitionnée et, avec l'aide d'une population pleine de courage, s'est employée à colmater les brèches ouvertes dans les digues et à sauver tout ce qui pouvait être sauvé.

Accompagné du ministre des Travaux publics, le roi Baudouin a parcouru longuement les localités sinistrées. On estime le montant des dégâts à plus de 2 milliards de francs belges.

# ...ET AUSSI EN FRANCE

**DUNKERQUE** présentait, elle aussi, un aspect désolé. A travers ses rues transformées en rivières des dizaines de familles ont dû être évacuées. **Ci-contre :** les autobus parisiens ont été mis au service de la solidarité humaine ; ils ont collecté les dons innombrables de nos concitoyens.

La France n'a pas été épargnée par la tempête, qui a sévi avec une extrême violence sur les côtes du Nord et du Pas-de-Calais. Boulogne, Calais, Malo-les-Bains, Sangatte et leurs environs ont subi de graves dommages. Des routes ont été submergées, des chaussées arrachées, il a fallu évacuer de nombreuses personnes. La région de Dunkerque a été particulièrement éprouvée. Les installations portuaires ont beaucoup souffert. Pour cette seule région dunkerquoise on évalue les dégâts à un milliard.

Le désastre qui a frappé les pays de l'Europe du Nord-Ouest a suscité un magnifique élan de solidarité. Dès que parvinrent les premières nouvelles, une émotion profonde se manifesta, et les secours s'organisèrent avec une remarquable rapidité. C'est tout naturellement vers la nation la plus atteinte, vers l'infortunée Hollande, que se dirigea avec le plus de force ce grand courant humain. Les pays éprouvés eux-mêmes, la Grande-Bretagne, la Belgique, la France, tinrent à y participer et fournirent un gros effort. Comment ceux-là que le sort n'avait pourtant pas épargnés n'eussent-ils pas été saisis de compassion devant l'étendue de la catastrophe qui affligeait leurs voisins néerlandais ? S. M. la reine Juliana, admirable de courage dans l'épreuve, digne souveraine d'un peuple aux grandes vertus, la résumait ainsi : près de 1.500 morts, 35.000 têtes de bétail noyées, des villages engloutis, le cinquième du territoire submergé, des milliers d'hectares qu'il faudra des années pour assécher. De toutes parts les dons ont afflué. Plusieurs centaines de millions de francs en espèce et en nature ont été expédiés par la Croix-Rouge internationale.

Des soldats français ont coopéré aux travaux de sauvetage.

A l'intérieur même de chaque pays la solidarité s'est manifestée aussi ardemment, les régions non atteintes s'empressant à secourir les sinistrés.

Une pareille fraternité est infiniment réconfortante dans le monde troublé où nous vivons.

# QUELLE LEÇON TIRER DES ÉLECTIONS VIETNAMIENNES ?

PAR NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL
**LUCIEN BODARD**

Lorsque le président Tam décida de faire des élections au Vietnam, ce fut une étrange surprise. Cela apparut à beaucoup d'observateurs comme une partie dangereuse, comme un véritable coup de poker.

Dans la semaine qui précédait le grand jour du 25 janvier les Vietminh multipliaient les menaces et le gouvernement, les précautions. Il semblait que l'on allait devant l'épreuve de force. Quant au million d'électeurs appelés à voter dans les deux mille localités et villages du Vietnam choisis pour la consultation, ils étaient âprement embarrassés entre les conseils également impératifs, mais contraires, des communistes et des gouvernementaux. Ceux-ci disaient : « Votez. » Ceux-là : « Ne votez pas. »

Mais dès les premières heures de la matinée de ce fameux dimanche il était évident que ce ne serait pas un jour de révolution ou de grève — mais presque d'enthousiasme. Dans l'immense agglomération de Saïgon, les bureaux de vote étaient assiégés, mais tout simplement par une foule qui voulait déposer ses bulletins. Tout se faisait avec un énorme sérieux, presque avec trop de minutie. Il fallut reculer l'heure de fermeture pour faire face aux embouteillages. A la clôture, plusieurs milliers d'électeurs qui n'avaient pas pu voter protestaient énergiquement. De toute la journée, pas une grenade. Le président Tam avait pu circuler au milieu de la cohue des bureaux de vote sans un incident. De province arrivaient des nouvelles favorables. Aucun trouble sérieux, sauf en Annam, où quelques candidats avaient été enlevés. Et partout une proportion de votants considérable.

Ce ne fut pourtant qu'après plusieurs jours de dépouillement que furent connus les chiffres définitifs. Et finalement il apparut que, dans ce pays en guerre civile, le pourcentage électoral avait atteint 80 %.

Ces élections prouvent que maintenant il existe un Vietnam nationaliste qui exerce une autorité véritable sur une partie du pays. C'est la démonstration patente des progrès de la pacification dans certains secteurs. Voilà deux ans le gouvernement aurait été incapable d'organiser des élections en quelque portion que ce fût du pays. Alors, des grenades explosaient presque quotidiennement dans Saïgon, où la Sûreté était engagée dans une lutte féroce contre les organisations clandestines vietminh. Le terrorisme rouge s'exerçait dans toutes les grandes villes et dominait les campagnes. L'administration vietnamienne était impuissante et il n'y avait qu'un embryon d'armée nationale. Le gouvernement lui-même n'était presque qu'une institution théorique.

## Ces élections sont un succès personnel pour le président Tam.

Après deux années d'efforts, voilà que le gouvernement vietnamien, appuyé par son administration et son armée, a pu assurer une sécurité suffisante pour que la population ose voter en sa faveur sur une fraction du territoire comprenant les grandes villes et de nombreux villages.

Ces élections constituent une approbation pour le programme gouvernemental de guerre civile contre les Vietminh, de lutte totale — menée avec l'appui des Français — contre le

Les panneaux électoraux promenés à travers Saïgon sur des automobiles offraient la vision d'un Vietnam moderne qui d'ailleurs ne renie pas ses traditions, comme le prouve l'image de ce lettré, vêtu de son costume national **(ci-dessous)**, déposant son bulletin dans l'urne.

communisme. Le président Tam a porté un coup particulièrement dur à ces Vietminh qui, jusqu'à présent, revendiquaient le monopole du peuple. Désormais le président pourra déclarer que la masse a voté pour lui. Certes, les élections avaient été préparées par l'administration et la police. Mais il serait faux de dire que tout fut truqué et fait sous la contrainte. Les gens ont pu choisir librement entre les candidats — d'ailleurs fort nombreux à se présenter, en dépit des menaces vietminh. Il y eut manifestement une certaine spontanéité parmi la foule allant aux urnes. Un Vietnamien m'expliqua que les pauvres gens, comme les coolies, les cyclos, les nha-qués, allaient voter par un sentiment de dignité. Ils n'avaient rien été pendant des siècles, jusqu'à l'arrivée des Vietminh. Et, pour la première fois dans le camp nationaliste, un coolie pouvait penser qu'il était quelque chose, qu'il valait autant qu'un riche, un mandarin ou un bourgeois.

Le président Tam n'est pas un bourgeois — et c'est là sa force. Il joue sur ce peuple parmi lequel il a vécu et qu'il connaît sous la forme d'une démocratie évidemment autoritaire.

Mais les Vietnamiens reconnaissent eux-mêmes que c'est la seule démocratie qui puisse convenir à l'état de guerre civile et à la situation présente du pays.

## Elles sont aussi la condamnation de l'attentisme.

Mais surtout ce scrutin condamne l'attentisme, cette attitude intellectuelle qui consiste à poser le principe de la neutralité, ou plutôt du neutralisme, entre les Vietminh et les gouvernementaux soutenus par les Français. L'attentisme est une maladie de cette « intelligentsia » qui se maintient dans des positions idéales et se refuse aux dures réalités. Autrefois les attentistes étaient — bien que commodément et parfois fructueusement installés dans les villes — pro-vietminh. Certes ils le sont bien moins depuis que les Vietminh pourchassent, même dans leurs rangs, ceux qu'ils appellent les nationalistes bourgeois. Les attentistes pourtant se refusent à s'engager.

En réalité, les attentistes ont été partout écrasés au cours de ce scrutin. Unanimement a été approuvé ce programme de Tam qui entraîne de plus en plus le Vietnam contre le communisme. Il n'y a qu'une exception — mais elle est notable. Elle s'est produite à Hanoï, la vieille cité, où les électeurs ont manifestement boudé. Le pourcentage électoral y fut le plus bas de tout le Vietnam — il fut seulement de 54 %. De plus, ce fut la liste d'opposition, dite la liste unioniste, qui triompha sans conteste, sous la direction du vieux révolutionnaire Nguyen The Truyen. Ses membres ne témoignèrent pas une hostilité systématique au gouvernement nationaliste pendant la campagne électorale, mais il est manifeste qu'ils sont néanmoins très tièdes à l'égard de S. M. Bao Daï et du président Tam. Cette liste ne correspond pas à une force politique organisée. Il s'agit d'un assemblage des mécontents les plus variés, mais qui, tous, sont neutralistes et réclament plus d'indépendance. Leur leader, Nguyen The Truyen, eut une carrière agitée. Il fut le compagnon d'Ho Chi Minh en France, avant le Congrès de Tours, en 1920. Mais au lieu de se convertir au communisme comme son ami, il devint un agitateur « trotskysant ». Après des années de complots et de fièvre, il fut exilé par les Français à Madagascar. C'est maintenant un vieil homme assez fatigué, mais qui jouit d'un prestige sentimental en raison de son nom et de son passé. Il est évident qu'Hanoï sera la capitale de l'attentisme au Vietnam, en opposition à Saïgon et à Hué, qui ont voté pour le président Tam.

Il ne faut pas exagérer l'importance du vote d'Hanoï — qui concerne dix-huit mandats sur plus de six mille désignés par tout le Vietnam. En réalité, Tam a maintenant ce qui lui manquait jusqu'à présent : une approbation populaire pour sa politique d'action, qui ne fera que se développer dans l'année en cours.

L'affluence dans les bureaux de vote (ici, à Bentré, dans le Sud-Vietnam) fut la marque de la réelle adhésion de la population des régions pacifiées au régime de S. M. Bao Daï. Cette affluence contraignit à retarder l'heure de fermeture des bureaux avant que l'on pût procéder au dépouillement.

**L'ARMOIRE A GLACE** de la chambre où le vieux chef marocain reçut nos envoyés reflète un intérieur dont l'aspect n'offre rien d'exotique. **Ci-contre** : l'émir parle de la Tunisie...

# VISITE A L'ÉMIR ABD EL-KRIM

## « J'AI COMBATTU LA FRANCE, CELA NE M'EMPÊCHE PAS DE SOUHAITER LA FIN DES MALENTENDUS QUI NOUS OPPOSENT »

Un quartier mi-résidentiel, mi-populaire à la limite d'Héliopolis. Marqué par les arbres touffus qui bordent une petite route sinueuse, le désert apparaît soudain, curieusement découpé dans l'embrasure d'une porte à deux vantaux qui se dresse là, on ne sait pourquoi, entre la voie publique et les sables.

Je sonne à la villa que l'on m'a indiquée. Deux musulmanes me répondent dans un français teinté d'accent espagnol. Ou n'était-ce qu'une impression ? Elles m'in-

diquent la maison que nous cherchons, mes deux compagnons et moi. Elle est de l'autre côté du carrefour. C'est une vaste demeure de style européen entourée d'un jardin de dimensions assez modestes, probablement l'ancienne propriété d'un riche commerçant du Caire.

Sur le trottoir, devant la grille qui est ouverte, une guérite sans factionnaire. Celui-ci est dans la cour, causant avec deux hommes, près du garage dont le volet levé laisse apercevoir une grosse voiture américaine à peinture claire. Une deuxième automobile, un « roadster » deux places également de marque américaine, stationne à un autre endroit du jardin.

Sitôt qu'ils m'ont vu franchir la grille, les trois hommes qui discutent près du garage accourent. Je leur dis notre désir de voir leur maître. Nous n'avons pu prendre rendez-vous par téléphone et je demande qu'ils veuillent bien nous fixer une heure. L'un des gardes me fait signe d'attendre, pénètre dans la villa. Il revient peu après.

L'émir nous recevra à 11 heures.

## Le fils aîné de l'émir aurait aimé achever ses études à Paris.

A NOTRE retour, on nous fait entrer dans un salon aux meubles recouverts de housses blanches. Un jeune homme sportivement vêtu à l'européenne, pantalon, chemise à col ouvert, pull-over, nous accueille. C'est le fils aîné de l'émir, Mohamed Abd el-Krim et Khattaby. Son père, maintenant âgé de soixante-douze ans, vit alité depuis 1951.

« Son médecin est en ce moment à son chevet. Il vous prie de l'excuser quelques minutes. »

Le fils aîné de l'émir nous tient compagnie. Il a trente ans, le visage très ouvert, sympathique. Il suit depuis deux ans des cours pour obtenir sa licence de lettres.

« J'aurais aimé, me dit-il, poursuivre mes études à Paris, mais mon père s'y oppose. Mon père ne croit pas que l'on puisse arriver au Maroc à un accord pacifique avec la France... Voyez l'exemple de l'Indochine. Ho Chi Minh a vainement tenté d'obtenir un arrangement semblable. En fin de compte, vous l'avez repoussé vers le communisme.

## « Nous ne sommes pas réellement communistes. »

— Ho Chi Minh était, dès avant le début des pourparlers, inféodé au communisme. C'est parce que l'on s'en est aperçu et aussi parce qu'il est très vite apparu qu'Ho Chi Minh respectait la lettre mais non l'esprit de l'accord en discussion qu'il est devenu impossible de traiter avec lui. Il eût fallu pratiquement négocier avec Moscou et abandonner à un sort tragique les nombreux Vietnamiens qui croyaient en nous. Et ce sort, nous ne pouvions ignorer ce qu'il était puisque, pendant la suspension même des hostilités, Ho Chi Minh le faisait subir à ces compatriotes non communistes ou suspects de sentiments francophiles.

— Cela est peut-être vrai. Pourtant, en Afrique du Nord, par exemple, les nationalistes sont obligés de se rejeter du côté communiste. C'est là seulement qu'ils trouvent un soutien efficace... Mais nous ne sommes pas réellement communistes. Notre religion nous l'interdit. »

Je rappelle au fils de l'émir le cas des républiques islamiques soviétisées d'Asie centrale. Moscou y a favorisé les mouvements nationalistes musulmans jusqu'au jour où elle les a mis au pas. Je lui demande s'il ne pense pas que les nationalistes exacerbés des pays nouvellement créés soient en contradiction flagrante avec le processus d'intégration qui se manifeste dans le monde actuel et tend à la formation d'unités politiques et économiques toujours plus vastes. Il le croit aussi, mais cette adhésion n'est pas sans réserves. J'ai l'impression que peu de choses nous séparent idéalement.

Pratiquement, c'est une autre question, difficile, non insoluble si des deux côtés on faisait un effort...

## Grande personnalité du monde islamique, Abd el-Krim est un vieillard alité... qui demeure très actif.

NOTRE conversation est interrompue par l'arrivée d'un serviteur. L'émir nous prie de monter à sa chambre. Dans l'escalier, nous croisons le médecin.

L'émir est installé dans un grand lit, face au mur. De nombreux coussins l'aident à se maintenir assis. Mais bientôt, dans le feu de la conversation, il les délaisse et fait preuve d'une vitalité beaucoup plus grande que ne le donnaient à penser de récentes nouvelles de son état de santé. Si son visage est maigre, la barbe reste presque noire, le regard est vif, la physionomie, expressive.

L'émir nous souhaite la bienvenue avec la simplicité et la courtoisie d'un grand seigneur.

Il s'exprime assez facilement en français, se prête avec bonne grâce aux demandes de Roger Boulet, le photographe de *France-Illustration*, et de notre ami Petiot, des *Actualités françaises*, qui nous accompagne.

## « Il y a eu entre la France et moi beaucoup de malentendus graves... »

ABD EL-KRIM est très actif, malgré sa maladie et l'interdiction des médecins. Il reçoit beaucoup, s'intéresse à la politique nord-africaine et mondiale, continue d'annoter des dossiers. Descendant du calife Omar, il figure parmi les grandes personnalités du monde islamique. Il a six fils, Mohamed Abd el-Krim, avec qui je me suis entretenu, Abd el-Monheim, âgé de vingt-sept ans, Abd el-Salem, vingt-six ans, actuellement sous-officier dans l'armée égyptienne, Idriss, vingt-cinq ans, étudiant ingénieur à l'Université du Caire, Saïd, dix-huit ans, et Abd el-Mohsin, seize ans, également étudiants.

Leurs quatre sœurs sont respectivement âgées de vingt-deux, seize, seize et quinze ans, et, selon la coutume, leur nom ne nous est pas révélé.

Je dis à l'émir le but de notre visite. Il est de contribuer, dans une faible mesure sans doute, à éclairer un moment de l'histoire de deux pays qui, malgré certains dissentiments, restent proches l'un de l'autre par de nombreuses affinités.

« Il y a eu entre la France et moi, me répond-il, beaucoup de malentendus graves. Cependant, je n'aurais jamais fait la guerre à la France s'il ne s'était trouvé des gens pour aggraver nos rapports et semer la discorde entre nous. »

L'émir me parle de l'avidité de certains capitalistes qui, selon lui, n'auraient pas hésité, par esprit de lucre, à détériorer les bonnes relations entre la France et les tribus sur lesquelles il avait de l'influence. Sans doute omet-il, dans le rappel d'une rébellion qui ne s'exerçait pas seulement contre la puissance protectrice mais aussi contre son propre souverain, la part que put avoir une ambition impétueuse alliée, au reste, à des sentiments très nobles. Cela est normal. Le souvenir de la générosité dont fit preuve la France à l'égard de l'adversaire malheureux qu'il fut lui est toutefois resté à la mémoire. Sans qu'il me l'ait dit explicitement, le ton général de notre conversation le montrait. L'émir insistait sur le rôle de ceux qu'il appelait les « méchants », dans une terminologie curieuse, marquée par la foi islamique, très vive chez lui, et par l'idéologie un peu brumeuse de maints journaux musulmans d'aujourd'hui où le nationalisme le plus intransigeant côtoie des développements empruntés à la littérature marxiste.

## « Je souhaite la fin des malentendus qui nous opposent. »

IL faut faire son métier honnêtement, me déclara-t-il pourtant. Vous devez aider au rapprochement des peuples, bannir tout ce qui est susceptible de les diviser et d'aboutir à cette calamité qu'est la guerre. »

Il ajouta : « J'ai combattu la France, cela ne m'empêche pas de reconnaître les mérites des Français et de souhaiter la fin des malentendus qui nous opposent. »

Parfois, je crus surprendre sur son visage une expression amusée, peut-être même ironique. Pensait-il réellement ce qu'il me disait ? Réservait-il pour d'autres plus proches de lui par la race et les desseins que je ne l'étais des confidences d'un ordre moins élevé, plus précis, moins amical ?

Qui pourrait le dire ? Et ne serait-ce pas mal reconnaître la gentillesse de son accueil que de le supposer ?

## La grande ombre sur l'avenir : les fanatismes.

LES trois fils d'Abd el-Krim, qui assistaient à notre entretien, nous raccompagnèrent jusqu'à la porte de la villa. Ils ont souhaité de nous revoir un jour en France, et ce désir était sincère comme l'étaient leurs jeunes physionomies au regard droit, clair, tourné vers l'avenir.

Un avenir devant lequel se dressera négativement, mais pour combien d'années encore, la silhouette de quelque fanatique illuminé, comme celle d'Allal el-Fassi, que le soir même j'ai croisée dans le hall de l'Héliopolis Palace presque en même temps que celle de Talal, le souverain détrôné de Jordanie.

RENÉ BRANELLEC.

Photographies *France-Illustration* (Roger Boulet).

Abd el-Krim, qu'on voit ci-dessus entouré de trois de ses fils (**de gauche à droite :** Abd el-Monheim, Mohamed Abd el-Krim, Abd el-Mohsin), habite aux portes d'Héliopolis une assez vaste villa de style européen **(ci-dessous)**. Au cours de la conversation, l'émir s'anima et dédaigna l'appui des coussins qui, habituellement, le maintiennent assis. Le ton général de ses propos demeura très courtois durant tout l'entretien.

# DANS UNE ÉTROITE RUELLE DE NICE VIT UN

# SAINT LAÏC

PAR
PIERRE DE LATIL ET ROBERT LITTELL

**Antoine Fornero a consacré, en marge de l'Église, toute sa vie à faire le bien.**

AVEC son visage débonnaire et ses façons de truand facétieux, Antoine Fornero n'évoque pas précisément l'idée de sainteté. D'abord, il est peu de saints, fussent-ils habitués à vivre sous le sac et la cendre, qui pousseraient le renoncement jusqu'à se contenter comme lui de vêtements sans formes, fripés comme s'il avait passé sans se dévêtir de longues nuits d'insomnie. Il faut dire par surcroît qu'au long de ses soixante-dix-sept années d'existence Fornero est resté un libre penseur. Cela n'a cependant point empêché l'évêque de son diocèse de rendre officiellement d'éclatants hommages à ses bonnes œuvres.

L'image conventionnelle d'un saint est celle d'un homme qui travaille dans une cellule tapissée d'incunables, à la douce lueur de sa propre auréole. Pour Fornero, le décor est une invraisemblable boutique perdue dans une ruelle de Nice. Au-dessus de la porte on peut lire : « Fournitures générales pour plomberie, chauffage central. Etablissements Antoine Fornero. » L'intérieur est garni de rayonnages en bois où s'alignent sagement les robinets en cuivre et autres accessoires utilisés dans le métier. Appuyée contre le mur, accablée par l'âge, mais toujours serviable — comme son maître — l'aïeule de toutes les bicyclettes de la création tient entre les bras de son guidon un panier d'osier d'une touchante désuétude.

« Mes concurrents ont des camionnettes étincelantes, dit Fornero. Moi, je fais encore mes livraisons avec ce vieux clou ! »

Et il a l'air ravi, comme si c'était là une supériorité, ce qui, à un certain point de vue, n'est pas faux.

**LES HABITS FRIPÉS ET LA BICYCLETTE ROUILLÉE** d'Antoine Fornero sont les signes extérieurs de pauvreté du plombier qui consacre ses gains au bien d'autrui.

## Depuis trente ans Fornero travaille au bonheur de ses semblables.

DEPUIS trente ans Fornero consacre intégralement les bénéfices d'une entreprise jadis prospère au bonheur de ses semblables. A 500 mètres de son affligeante échoppe se dressent, formant avec elle un étonnant contraste, de grands bâtiments modernes. C'est la maison de retraite fondée par notre saint décrépit, qui, pour l'entretenir, se prive depuis trente ans de ses revenus, de ses aises, du superflu et parfois même du nécessaire.

Cette institution efficace et humaine abrite soixante-deux vieillards qui, dans le bien-être d'un confort décent, attendent sans impatience la fin de leurs jours. Les longs couloirs, emplis du doux chuintement des pantoufles, sont irréprochables : les dortoirs, bien aérés, sont bai-

**IL A BATI UNE CHAPELLE** dans la « Villa Hortense » pour permettre aux vieillards qu'il y a recueillis d'assister à la messe.

gnés de lumière ; la cuisine est briquée comme un croiseur de bataille ; dans tous les coins, des petits vieux proprets fument d'interminables pipes en dodelinant de béatitude, et, sur un balcon inondé de soleil, des petites vieilles sont perchées qui jacassent comme une volière de perruches.

Les saints ont ceci de commun qu'ils sont en général terriblement entiers et ignorent les demi-mesures. Quand l'un d'eux se sent la vocation d'aimer son prochain comme lui-même, il aime absolument tout le monde, et pas uniquement les méritants et les blanchis. De même, lorsqu'une voix lui ordonne de donner ses biens aux pauvres, le saint donne **tout.**

Comme les saints, Fornero ne s'est jamais soucié de faire des économies pour ses vieux jours ni pour les coups durs. Ce n'est pas la dîme de ses revenus qu'il a donnée, mais la totalité, au point qu'aujourd'hui il est, en quelque sorte, pensionnaire de ses fondations charitables. Il a entrepris de faire le bien à tous, sans discrimination de personnes, et sans souci des incidences, désastreuses en tous points, aux yeux du monde, de cette excessive prodigalité.

Indépendamment de son refuge pour les vieillards, Fornero a créé à Nice une seconde œuvre philanthropique, un dispensaire remarquablement équipé, où des Sœurs de la Miséricorde soignent les malades. Et de vingt autres manières, parfois extravagantes, mais toujours dans la ligne du plus pur christianisme, cet homme extraordinaire a mérité le beau titre de « serviteur des pauvres », qu'il imprime d'ailleurs sur ses cartes commerciales.

## Un enfant indocile, un révolté, mais qui a reçu l'exemple de la charité.

Du reste, si Fornero a choisi de passer la moitié de sa vie à secourir ceux que traque la malchance, c'est que sa propre jeunesse fut loin d'être une période de délices enivrantes. Son père était charretier et logeait avec sa petite famille dans une baraque misérable qui constituait l'ornement essentiel d'un terrain vague, sur le port. Cependant, malgré leur misère, les Fornero étaient toujours prêts à accueillir affectueusement les déchus et les sans-logis.

« Moins il y avait à manger, raconte Antoine Fornero, évoquant cette époque, plus il y avait de monde à table. Mon père nous disait : « Notre maison n'est pas confortable, mais » songez que ces malheureux n'en ont pas du » tout !... » Vous voyez que je n'ai aucun mérite à faire le bien... C'est tout simplement de l'atavisme ! »

Enfant, il ne tolérait aucune discipline. On le voyait rarement prendre ses repas avec sa famille, et au lieu de coucher dans son lit, qui neuf fois sur dix était occupé par quelque loqueteux sans identité précise, il préférait aller dormir dans l'étroite cabane où le cheval de son père avait tout juste la place de se tenir. A dix ans il exerçait le dimanche, dans les rues de Nice, l'honorable profession de cireur de bottes. Un jour, après une course éperdue, il fut coffré par la police, qui le garda une heure ou deux au violon. Au moment de le relâcher, le commissaire refusa obstinément de lui rendre sa boîte.

Cet acte de méchanceté arbitraire provoqua chez Fornero un véritable choc psychologique. Dans un éclair, il comprit que dans le monde il y avait d'un côté les bons et, de l'autre, les méchants. Ces agents qui lui avaient injustement subtilisé sa boîte à cirage étaient des méchants. Ils représentaient l'autorité, donc l'autorité était méchante. Or qu'est-ce que l'Eglise, sinon une autorité planant dans une sphère plus haute ? A partir de ce moment la révolte flamba dans son esprit déjà porté à la plus fière indépendance, et il devint libre penseur.

Mais cette sensibilité en permanente réaction contre l'injustice se combinait paradoxalement en lui avec une autre réaction beaucoup plus profonde. Comme la plupart des gamins de son

**Peu importe à Fornero que sa boutique soit poussiéreuse, pourvu que la propreté la plus méticuleuse règne dans le dispensaire dont il a confié la gestion aux Sœurs de la Miséricorde.**

âge, il avait lu **les Misérables** et s'était senti transporté par les aventures et la résurrection de Jean Valjean. Mais ce qui avait particulièrement frappé le jeune Antoine, c'était ce moment du récit où Jean Valjean, devenu riche et dissimulant sous un faux nom son passé de galérien, crée un refuge pour quelques pieuses nonnes usant leurs forces et leur vie au chevet des malades. « Voilà, se disait Fornero, ce que je voudrais faire, moi aussi, plus tard ! » Et cette résolution, parallèle et contradictoire à son athéisme, ne cessa de s'affirmer d'année en année.

Après la guerre de 1914-1918, qu'il fit en combattant, il se lança dans les fournitures de plomberie.

### Un contact décisif avec l'humilité chrétienne.

MARIÉ et établi, Antoine avait enfin les moyens de matérialiser son rêve et de faire comme Jean Valjean. Aussi, rencontrant par hasard des religieuses qui cherchaient un toit pour abriter leurs activités charitables, leur proposa-t-il sans hésiter de leur faire construire un asile où se loger elles-mêmes et héberger de surcroît quatre vieillards nécessiteux. La construction coûta 30.000 francs. C'était exactement tout ce que Fornero et sa femme possédaient au monde. Après avoir payé les entrepreneurs, il ne leur restait plus un sou vaillant pour acheter des meubles. Pendant des mois, les deux religieuses, Sœur Thérèse et Sœur Joseph, couchèrent sur des litières faites avec la fibre dont Fornero emballait ses articles de plomberie. Ce premier contact avec l'humilité chrétienne lui fit une impression considérable. Il se sentait pris, captif volontaire, dans les filets de la charité militante, dont il sait maintenant que la mort seule pourra jamais le libérer.

L'asile manquait de draps et de couvertures. Un dimanche matin, tandis que sa femme était à la messe (car elle était aussi pratiquante qu'il est incroyant), Fornero ne put résister au besoin de vider toutes les armoires à linge de sa propre maison. Il empila les draps et les couvertures sur le porte-bagages de sa bicyclette et s'en fut les porter aux Sœurs de l'asile. Lorsque son épouse revint de l'église, il lui tint ce petit discours :

« Louise-Hortense, en faisant le sacrifice de ton linge de maison sur cette terre, tu t'assures pendant l'éternité une chambre au Grand Imperial Palace du paradis... Moi seul ai le droit de me plaindre qui ne crois pas aux récompenses célestes ! »

Après des années d'une vie conjugale assez confortable, cette soudaine furie d'abnégation provoqua chez la pauvre Louise-Hortense une sérieuse commotion. Cependant, lorsqu'elle comprit que rien ne retiendrait Fornero sur la pente de la sainteté, elle en prit gaîment son parti, donna de bon cœur le peu de biens qui lui appartenait et participa jusqu'à sa mort, survenue en 1929, aux bonnes actions de son mari.

D'année en année, le modeste refuge du début prit de l'extension, à mesure que Fornero parvenait à acquérir les terrains circonvoisins. C'est aujourd'hui la « Villa Hortense », nom que par délicatesse le saint bonhomme a voulu lui donner pour éviter à ses obligés l'humiliante sensation de vivre à l'asile. Les bâtiments sont vastes et bien construits. L'équipement est moderne : machines à laver, lavabos spacieux avec douches, deux ascenseurs, cuisines dignes d'un hôtel pour nababs de la Côte d'Azur, rien n'y manque, pas même une chapelle, dont Fornero a établi les plans, avec tribunes ouvrant directement sur les dortoirs afin que les alités et les impotents puissent assister au Saint Sacrifice sans quitter leur étage.

« Vous voulez savoir d'où vient l'argent ? demande fièrement Fornero aux visiteurs ébahis. Bien sûr que je ne l'ai pas volé ! On m'a prêté de grosses sommes et je les ai remboursées petit à petit ! »

Il pousse quelquefois le précepte évangélique : « Vends tout ce que tu possèdes et distribue-le aux pauvres » un peu plus loin que ne le conseille l'Ecriture. Un jour, après des semaines de pourparlers, un voisin se décide à lui vendre un bout de terrain indispensable à certains agrandissements, à condition que lui soit versée comptant une somme de 60.000 francs. Fornero, qui n'a, comme d'habitude, qu'une centaine de francs à son compte en banque, signe tranquillement un chèque de la somme demandée, puis téléphone innocemment à la banque pour prévenir qu'il vient de faire un chèque sans provision et demander qu'on ait la gentillesse de ne pas le faire arrêter !... La banque paya le chèque.

### Antoine Fornero pensionnaire de ses œuvres et visiteur des prisons.

FORNERO ne dépense presque rien pour lui. Il est logé, gratuitement si l'on peut dire, dans la maison dont il a fait don aux Sœurs de la Miséricorde. Les Sœurs lui donnent son repas du soir, mais à midi il préfère déjeuner au milieu de ses petits vieux. Chaque trimestre, quand arrive sa pension militaire, il s'empresse de l'éparpiller en menus bienfaits : c'est une veuve qui ne peut payer son loyer, ou de braves gens qu'il veut récompenser d'une bonne action dont il a été témoin.

Il y a quelques années, Fornero eut l'occasion de lire le discours d'un ministre de l'Education nationale réclamant des récompenses officielles pour les mères de ceux qui se seraient distingués au service de la nation. D'instinct, Fornero fut contre le projet.

« Je ne suis pas d'accord, dit-il. La mère réellement « admirable » est celle à qui la maternité apporte la croix et non la joie et la fierté. »

Fidèle à ce principe, il organise chaque année une fête en l'honneur d'un petit nombre de ces « mères admirables » qui consacrent leur vie à entourer de tendresse un enfant arriéré.

Il y a onze ans, Fornero a découvert, dans les prisons niçoises, un nouveau domaine où laisser déborder sa miséricordieuse activité. Tous les dimanches matin il fait un tour dans les prisons de la ville, visitant le plus grand nombre possible de prisonniers. Il tient une liste complète et précise de ceux qui doivent être prochainement libérés et note minutieusement leur profession, leur situation de famille, le montant de leur pécule et leurs débouchés professionnels éventuels. Beaucoup d'entre eux, aussitôt libérés, viennent frapper à sa porte et les plus nécessiteux trouvent toujours chez lui des bons de repas pour la Fondation, ou pour un lit à l'asile municipal.

Son action discrète a obtenu l'abolition de nombreux abus.

Il est permis de se demander si Fornero est toujours un libre penseur. Doit-on voir une réponse à cette question dans la remarque qu'il a faite, montrant à un visiteur la belle chasuble neuve achetée pour la chapelle de son œuvre ? « Pas trop mal, hein, pour un **ancien** libre penseur ! » Pour lui, la religion consiste plus à agir chrétiennement qu'à donner son adhésion à la foi chrétienne, en quoi il se montre beaucoup plus religieux que certains croyants obsédés par l'unique souci de leur propre salut.

A l'encontre de ceux qui gémissent : « Je suis malheureux, la guigne s'acharne contre moi ! », Fornero s'est toujours dit :

« Les autres sont malheureux, que puis-je faire pour les soulager ? »

« Le seul moyen d'atteindre le bonheur, a-t-il coutume de dire, c'est de faire le bien. »

**LE SEUL MOYEN D'ATTEINDRE LE BONHEUR, A-T-IL COUTUME DE DIRE, C'EST DE FAIRE LE BIEN**

# Autour d'un livre actu

M. Édouard Bonnefous, ministre d'État, expose notre collaborateur ses vues sur l'avenir de l'Europe

L'EUROPE est à l'ordre du jour le plu brûlant. Le marché commun du charbo s'ouvre le 10 février, celui de l'acie le 10 avril. La Communauté européenne d défense sera bientôt évoquée au Parlemen au cours de séances qui promettent d'êtr mouvementées. Entre temps, l'assemblé « ad hoc » étudie un projet d'autorité pol tique européenne autour duquel fédéra listes, confédéralistes et « fonctionnalistes émettent des opinions d'autant plus cha leureuses ou acerbes que cette foi plusieurs pays semblent désireux d'about à une solution moins décevante que cell apportée naguère par la création d l'Assemblée consultative de Strasbourg

L'Europe est effectivement « en face d son destin », selon le titre même d'u ouvrage que les Presses universitaire viennent de publier sous la signature d M. Edouard Bonnefous, ministre d'État d cabinet René Mayer. Appuyé sur un documentation solide, M. Bonnefous s soucie plus d'établir un bilan des effort accomplis et d'indiquer des orientation que de participer à des polémiques stérile Mais le simple rappel de tant d'efforts, d tant d'oppositions sourdes ou avouée de tant d'espoirs déçus a quelque chos de dramatique.

« France-Illustration » fut parmi le premières grandes publications euro péennes qui appuyèrent les mouvement d'idées favorables à l'intégration d l'Europe. Elle envoya en 1949 un de se collaborateurs, René Branellec, dans tou les pays encore accessibles d'Europe pou connaître l'opinion de l'élite et de l'homm de la rue sur ce problème capital auqu nous sommes tous directement intéressé

C'est pourquoi elle a demandé M. Bonnefous de recevoir René Branelle et de dégager, au cours d'une conversatio nourrie par l'expérience de l'homme po tique et par celle du journaliste, les idée principales de « l'Europe en face de so destin » ainsi que celles que font naît les événements les plus récents.

★

# L'EUROPE EN FACE DE SON DESTIN...

## L'EUROPE INTÉGRÉE ET LA COMMUNAUTÉ ATLANTIQUE DOIVENT DEVENIR DEUX RÉALITÉS ÉTROITEMENT SOLIDAIRES, NOUS DIT M. BONNEFOUS, MINISTRE D'ÉTAT

**LA méthode « fonctionnelle », qui consistait, en somme, à démontrer la marche en marchant et à prouver l'existence possible de l'Europe par la création d'autorités européennes spécialisées servant de fondements à une Europe politiquement unie, ne risquerait-elle pas d'être mise en échec par le refus éventuel du Parlement français de ratifier le traité de communauté européenne de défense ?**

— On s'est engagé dans des voies contradictoires. On reproche aux « fonctionnalistes » d'avoir mis la charrue devant les bœufs. On découvre subitement la nécessité d'une autorité politique préalable. Est-ce notre faute si celle-ci n'est pas déjà créée ? J'ai, pour ma part, déposé en mai 1948, au Congrès de La Haye, avec le président Paul Reynaud, la proposition d'une assemblée européenne élue à raison d'un député par million d'habitants. C'eût été un des meilleurs moyens de susciter un climat européen. Cette initiative parut alors trop révolutionnaire. Par la suite, au Conseil de l'Europe, il fallut bien se rendre à l'évidence : chaque tentative pour orienter d'une façon ou de l'autre l'Europe naissante vers le fédéralisme se heurta à la résistance d'une majorité britanno-scandinave qui, loin de perdre du terrain à chaque vote nouveau, semblait au contraire se consolider.

Les « fonctionnalistes » ne se sont résignés aux objectifs limités que par l'impossibilité pratique d'un choix. Devant l'alternative du piétinement dans la voie politique ou du progrès dans celle des autorités spécialisées, comment pourrait-on aujourd'hui leur reprocher d'avoir choisi le mouvement ?

**— Que pensez-vous des travaux de l'assemblée préconstituante ?**

— Il me paraît peu vraisemblable que la communauté politique soit acceptée **ex abrupto.** Je parle, bien entendu, d'une autorité politique réelle, dotée de pouvoirs supranationaux.

**— L'alerte donnée tout récemment par le comte Coudenhove-Kalergi exprime au fond la même préoccupation un peu désabusée. Cet inlassable pionnier de l'idée européenne met en garde contre les dangers d'une simple confédération et prône le système fédéral en citant les exemples suisse et américain.**

— Ceux-ci sont en effet probants. Les Suisses n'ont pas mis moins de quatre cents ans avant de surmonter leurs divisions et d'arriver à une confédération harmonieuse. Dans les conditions optima — celles que connurent les Américains — le régime fédéral ne s'est pas imposé immédiatement. On ne peut en quelques mots s'expliquer valablement sur l'opposition entre fédéralistes et confédéralistes. Il s'agit en premier lieu, pour nous, de passer du national au supranational et de se placer devant les faits. Quels sont-ils ? C'est d'abord l'existence d'une majorité antifédéraliste au sein du Conseil de l'Europe. C'est aussi la possibilité — la seule, je pense — de faire admettre à celui-ci la nécessité d'organismes économiques européens spécialisés, comme la communauté du charbon et de l'acier. Le pool européen des transports, pour lequel j'avais déposé un projet lors de la demi-session d'août 1950 du Conseil de l'Europe, a été adopté. Il en a été de même du projet de pool de l'agriculture présenté par M. Charpentier au nom de la France.

**— Qu'est-il advenu des recommandations faites à leur propos par l'Assemblée consultative de Strasbourg, et sur quoi fondiez-vous votre plan ?**

— La plupart des réseaux ferroviaires européens sont déficitaires par suite de la concurrence anarchique et ruineuse des différents modes de transport, par suite également de l'absence de tout programme d'ensemble permettant de normaliser les fabrications, d'harmoniser les horaires, d'organiser rationnellement les échanges intra-européens. Tarifs trop élevés et déficits, telles sont les conséquences d'un état de choses désuet. Malgré une remarquable organisation technique, la S. N. C. F. perd 100 milliards de francs par an. Le réseau anglais a perdu 35 milliards de francs en 1950 ; le réseau belge, 3 milliards de francs belges, soit 29 % des dépenses d'exploitation ; la Suisse, 40 millions de francs suisses ; l'Italie, 50 milliards de lires. De 1948 à 1952 les pays européens ont acheté pour 490 millions de dollars de matériel aux Etats-Unis, alors que leur propre capacité de construction n'était pas utilisée à plein.

En ce qui concerne les transports par eau, la situation était pire. 1.750 millions de dollars de matériel ont été demandés aux Etats-Unis alors que les chantiers européens eussent été à même d'en construire une large part. Ports et canaux ont été reconstruits sans méthode, sans souci de normalisation ni de spécialisation. Les liaisons internationales restent mauvaises. Une concurrence absurde se poursuit entre, d'une part, le canal Albert et Anvers, d'autre part, le canal Juliana et Rotterdam.

Dans les transports routiers, on constate qu'il n'existe pas de normalisation réelle pour les véhicules et les pièces de rechange.

Les dix compagnies aériennes existantes sont toutes déficitaires parce que chacune a ses services d'entretien, ses services commerciaux, etc. Nous devrions avoir en Europe un équivalent du « Civil Aeronautic Board » américain, afin d'empêcher, selon la justification donnée au C. A. B., « le développement désordonné des lignes aériennes ».

Toutes ces raisons ont amené le gouvernement français, à la suite de la recommandation du Conseil de l'Europe, à prendre l'initiative de convoquer pour la fin de janvier 1953 une conférence internationale destinée à étudier la mise en place d'une organisation européenne des transports.

Quant au pool vert, bien que les projets initiaux de M. Charpentier et de M. Pflimlin aient été beaucoup « adoucis » afin de surmonter les défiances britanno-scandinaves à l'égard des organismes supranationaux, ils ne s'achemineront que lentement vers la réalisation concrète, en raison des nombreuses réserves émises par les organisations syndicales agricoles.

Au moins trouve-t-on une issue possible du côté de ces autorités européennes spécialisées.

**— Les chances d'une Europe politique sont, selon vous, très faibles. Vous insistiez, au reste, dans votre ouvrage, sur l'aspect en quelque sorte fatal que revêt l'évolution à partir de certaines « minutes historiques » pendant lesquelles s'offre un choix, mais après lesquelles la possibilité de ce choix s'évanouit avec une terrible rapidité.**

— Je pense en effet qu'il y a dans l'histoire des moments particulièrement favorables aux grandes mutations. Ce fut le cas par exemple dans l'entre-deux-guerres, lorsque Briand, après Edouard Herriot, posa pour la première fois de façon officielle le problème européen devant la S. D. N., en 1929. Mais le mémorandum qu'il présenta le 1er mai 1930 était trop long, trop imprécis. Il reflétait les oppositions que Briand avait rencontrées au sein même de son cabinet. Il ne provoqua chez les gouvernants européens que des adhésions de principe.

De même, en 1948, au Congrès de La Haye, presque tout semblait réalisable. Si l'Europe s'était faite alors, le relèvement allemand s'effectuant dans son cadre n'eût pas pris le caractère agressif que certains lui reprochent. Aujourd'hui beaucoup pensent que l'on travaille à construire une Europe autour d'une Allemagne qui la dominerait presque fatalement si la Grande-Bretagne n'était pas là pour lui faire contrepoids.

Entre temps aussi s'est produit un événement considérable : l'institution de la Communauté atlantique. Lorsque l'on vous donne le choix entre deux maisons, une petite et une grande, votre tendance naturelle est de préférer la grande. C'est la réaction des Scandinaves, des Anglais, des Belges, des Hollandais et des Luxembourgeois en présence de la petite maison européenne et de la grande maison atlantique... N'oubliez pas, au surplus, que pour les Nordiques en général, l'axe économique et même sentimental est-ouest est infiniment plus « attractif » que l'axe nord-sud.

D'autre part, il ne faudrait pas oublier que la France a une position géographique plus atlantique que continentale. Ses territoires d'outre-mer ont une « optique » mondiale et non européenne. Mais les métropolitains eux-mêmes sont amenés par les événements à reconsidérer leur position à l'égard de l'Europe.

**— L'intégration de l'Europe serait-elle, selon vous, moins souhaitable qu'elle ne l'a été ?**

— Nullement. Elle me paraît, au contraire, indispensable sur le plan économique, mais moins opportune sur le plan politique. Plus exactement, il convient de ne pas s'hypnotiser sur une unification politique qui serait considérée — à tort, je pense — comme une sorte de panacée ou qui ferait oublier certaines réalités essentielles de notre temps. Nous ne devons pas, notamment, nous abstraire d'une stratégie politique, économique ou militaire qui, aujourd'hui, doit s'exercer à l'échelle mondiale. Nos responsabilités en Indochine nous contraignent à nous intégrer à la défense du Pacifique. Nos positions africaines nous interdisent également de ne penser « qu'Europe ».

**— Le problème allemand n'a-t-il pas, lui aussi, contribué à cette nécessaire revision ?**

— Cela est exact. Si convaincu que l'on soit de la bonne foi des dirigeants allemands actuels, les précédents historiques rappellent l'impossibilité pour l'homme d'Etat d'exclure l'hypothèse d'un renversement politique. La mentalité allemande est dominée par la notion dynamique du « devenir », par le refus de se laisser enfermer dans les instruments diplomatiques, dans les engagements solennels, dans les traités. Cette prédisposition est susceptible de trouver quelque jour à s'exercer sur le problème de la réunification, qui est pour beaucoup d'Allemands une véritable hantise. Une Allemagne incluse dans une « petite Europe » (l'Europe politique ne peut guère réunir que les six membres du traité charbon-acier) envisagera le problème d'une façon toute différente qu'une Allemagne comprise dans le cadre beaucoup plus large de la Communauté atlantique. D'une façon toute différente et plus dangereuse. Car il est évident qu'une éventuelle sécession ou menace de sécession de l'Allemagne de la Communauté atlantique aurait infiniment moins de poids qu'une sécession à l'égard de la petite Europe. Alors que celle-ci n'y résisterait pas, la Communauté atlantique, elle, serait à même de supporter un tel choc...

Mais, je le répète, l'Europe économiquement intégrée est indispensable. La démonstration n'en est plus à faire. Cela suppose un minimum d'intégration politique, celui-là même qui pourrait rallier peu à peu les pays actuellement soucieux de ne rien céder de leur souveraineté nationale. Cette Europe constituerait un élément important d'une Communauté atlantique dont les meilleurs esprits pensent que son but initial de défense militaire devrait être à la fois renforcé et dépassé par une extension considérable de sa compétence. Des objectifs économiques, financiers, sociaux, culturels sont déjà dessinés. Il suffit de les préciser pour faire de la Communauté atlantique la grande réalisation qu'attend notre époque.

# PROBLÈME N° 1 : LE LOGEMENT

## L'expérience Courant exige, pour être menée à bien, une volonté de fer et des moyens exceptionnels.

« France-Illustration » demande à ses lectrices de bien vouloir répondre à ces questions :

1° Que pensez-vous des projets actuels de construction ? Les méthodes traditionnelles laissaient la possibilité aux clients d'un assez large choix individuel. Trop coûteuses, elles doivent être, semble-t-il, abandonnées au profit d'une construction moins chère, plus rapide, mais qui ne laissera qu'une part limitée aux préférences personnelles. Et celles-ci ont intérêt à s'exprimer très vite, de façon à dégager les modèles les plus adéquats. Quels seraient ceux-ci selon vous ?

2° Que préférez-vous : l'immeuble collectif permettant les vastes espaces verts et d'un accès plus aisé ou le pavillon individuel agrémenté d'un petit jardin ?

3° Comment voyez-vous l'aménagement du logement moderne idéalement pratique ? On parle d'abaisser, par mesure d'économie, les plafonds des appartements de 2 m. 80 à 2 m. 70, 2 m. 60, voire 2 m. 50. Cela conduit à des compressions de frais importantes pour la construction, le chauffage, l'entretien, etc. Qu'en pensez-vous ?

« Plus une minute à perdre : construisons ! »

Voilà sept ans écoulés que nous entendons cet air. En Angleterre, en Allemagne, aux États-Unis on chantait, dans le même temps, exactement la même chanson. Mais nos voisins, à l'instar des nains de Blanche-Neige, « chantaient en travaillant ». En sorte qu'ils ont aujourd'hui des maisons et nous, des projets. Quelques prototypes aussi : cinquante maisons par-ci, cinquante maisons par-là, une cité dite radieuse à Marseille, un magnifique « collectif » au pont de Sèvres et deux ou trois immeubles qui bradent en général leurs appartements sur la base de 2 ou 3 millions la pièce, ce qui est à la portée de peu de bourses.

La France a reconstruit d'abord ses usines, ses chemins de fer, ses ponts. Était-ce un tort ? M. Claudius-Petit, resté cinquante-deux mois ministre de la Reconstruction, s'est attaqué, lui, à la reconstruction-logement. Il s'est heurté à toutes sortes de difficultés. Il s'est débattu avec courage au milieu des écueils financiers et administratifs ; il a été tenu par les engagements de ses prédécesseurs (les marchés passés par un ministre sont exécutables par celui qui lui succède). Il s'est aussi heurté à l'indifférence des députés, que d'autres soucis sollicitaient ; il a enfin connu la « trahison » de certains échelons locaux, jouant avec perfidie ou insuffisance sur la lettre des textes. Son mérite n'est donc pas faible d'avoir su réaliser 300.000 logements nouveaux et d'avoir assuré la réparation de 750.000 logements endommagés. Alors que M. Courant prend son ministère en main, des plans sont faits, des marchés sont passés, des chantiers vont s'ouvrir.

C'est ainsi que 627 logements à Angers, 1.200 autres à Saint-Étienne vont être achevés ; logements d'un type nouveau, économique : l'appartement, qui comprendra deux chambres, un living-room, une cuisine, une salle de bains, le chauffage, revient dans ce type d'immeuble à 1.620.000 francs. D'autres maisons d'habitation du même style suivront. C'est un legs, et d'importance, de M. Claudius-Petit à son successeur.

Bien que le nouveau ministre ait la chance de pouvoir compter sur le subit engouement de nos parlementaires, bien que le maire du Havre ait de la bonne volonté, une expérience vécue et du dynamisme à l'état naissant, sa tentative échouera aussi bien que celle de son prédécesseur s'il ne coupe des mains, s'il n'obtient tambour battant le vote des textes fondamentaux sur le régime foncier, sur le rôle et les attributs des architectes, sur la répression d'abus criards contre lesquels la loi actuelle reste pratiquement impuissante, sur les encouragements à donner aux entrepreneurs et aux groupes qui s'efforcent à vaincre une inertie mortelle et à trouver les solutions conformes aux impératifs de notre époque.

**Nul n'a jamais demandé aux Français comment ils conçoivent leur logement.**

Une première anomalie est remarquable : on dit que le Français est l'être du monde le plus difficile à loger, qu'il ne se résigne pas à la « confection », qu'en matière de logement il exige ce qui, dans le domaine de l'automobile, reviendrait à réclamer que les portes d'une voiture de série s'ouvrissent à l'envers, que les phares fussent placés exactement à sa convenance, que le tableau de bord fût établi à son caprice, etc. Le Français, qui a tenu dans l'invention de l'automobile, du temps qu'elle était faite sur mesure, un rôle de précurseur, semble s'être assez bien adapté à la fabrication de série.

Mais l'industrie automobile a compris une chose que ne paraissent pas avoir encore admise les fonctionnaires, les entrepreneurs et les architectes : qu'il faut sonder l'opinion pour connaître ses désirs. Avant de lancer une nouvelle chaîne de fabrication, chaque firme soucieuse de son avenir envoie ses *missi dominici* dans toutes les directions, en France et à l'étranger, afin de connaître ce que souhaite la clientèle au point de vue confort, stabilité, vitesse, maniabilité, etc., dans une gamme de prix déterminée.

Rien de semblable n'a encore été fait pour la construction. Pourquoi ?

La loi Lafay, dont le vote a été provoqué par les modérés, ce qui est à leur honneur, malgré l'opposition communiste, a prévu pour Paris la construction de logements dans la ceinture verte. Les 90.000 jeunes ménages parisiens non logés peuvent nourrir l'espoir d'y trouver une solution à leur angoissant problème, à condition que l'on ne tergiverse plus.

**L'expérience des chantiers-laboratoires est insuffisante.**

Il s'agit, observe-t-on, de faire vite. Assez de discours, de sondages, de « gallups ». Des actes.

On ne nous a pas dit autre chose depuis sept ans. On a même ouvert des chantiers expérimentaux. Qui, à part les rares privilégiés qui les habitent, a été appelé à les juger ? Les femmes à cet égard ne se trompent pas. Or, c'est justement d'elles que l'on se méfie le plus. Architectes et entrepreneurs sont terrorisés à l'idée d'une confrontation avec l'élément le plus implacablement logique et réaliste du pays.

— Les femmes, s'exclament ils, ne cessent de tout chambouler dans nos plans. Inutile de leur expliquer quoi que ce soit qui ait une allure technique. Elles n'y entendent rien et ne veulent rien entendre. Elles exigent un placard ici, l'escalier là, la cuisine à l'opposé de l'emplacement prévu, etc.

Il y a donc une éducation à faire. Elle s'est réalisée en matière d'automobiles, où les

femmes sont également — ce que l'on passe trop sous silence — les principaux acheteurs. Pourquoi ne la tenterait-on pas dans le domaine qui est vraiment et sans conteste le leur ?

Il ne faudrait pas des mois pour connaître ce qui les séduit dans le fameux « trois-trois », ce qui motive leurs réticences, ce qui pourrait, sans changer substantiellement une formule excellente à priori, mais dont on ne veut pas imprudemment savoir comment elle sera accueillie, ce qui devrait être modifié, avant qu'il fût trop tard.

**La reconstruction, qui doit bénéficier d'une priorité, n'est qu'un cas particulier de la construction.**

DANS le département de la Seine, 90.000 jeunes ménages attendent d'être installés « chez eux » (« le Monde » du 31 janvier 1953).

En 1950, la France a construit 1,6 logement pour 1.000 habitants ; la Norvège, 6,9 ; la Suède, 6,1 ; l'Allemagne occidentale, 4,9 ; la Suisse, 4,8 ; le Danemark et les Pays-Bas, 4,7. (Extrait du dernier rapport de l'O. E. C. E. sur le logement européen.)

Le problème consiste à donner aux Français beaucoup de logements rapidement construits, à un prix modique et cependant assez confortables et durables.

Énoncé en termes aussi généraux, il ne souffre aucune discussion. En réalité, il a deux aspects distincts : celui de la construction et celui de la reconstruction.

Pendant la guerre, 500.000 logements ont été totalement détruits, plus 55.000 bâtiments industriels et commerciaux, 135.000 bâtiments agricoles et près de 8.000 bâtiments publics. Les immeubles partiellement détruits atteignent presque le triple de ces chiffres et l'ensemble du désastre représente 5.000 milliards de francs.

Avant toute reconstruction proprement dite, il a fallu déminer et désobuser 500.000 hectares de terrains et enlever 13 millions de mines, 17 millions d'obus, 500.000 bombes. 520 Français sont morts dans ces opérations préliminaires.

Le déblayage des ruines a nécessité l'enlèvement de près de 70 millions de mètres cubes de décombres. 8 millions de mètres carrés de constructions provisoires ont été mis en place pour abriter les sinistrés, protéger les récoltes et le bétail. Puis la reconstruction proprement dite a été entreprise et de bon travail a été fait, quoique trop lentement.

Mais, dépassant la reconstruction des immeubles détruits par la guerre, se pose le problème plus vaste de la construction. L'absence d'une politique de l'habitation, le blocage des loyers à des taux dérisoires interdisaient la rentabilité et l'entretien des immeubles, habituaient la masse des Français à consacrer au logement une part trop faible de leurs revenus et multipliaient les taudis.

L'extraordinaire est qu'un problème national d'une importance aussi considérable reste très mal connu. *Il n'existe aucune statistique d'ensemble permettant d'avoir une idée précise des besoins.* Les chiffres que l'on cite suscitent des réserves. Les voici pourtant :

En 1939, on estime que la France possédait 13.500.000 logements et que 2.800.000 d'entre eux étaient vétustes. L'âge moyen des habitations rurales s'établissait à cent vingt ans. On en conclut, provisoirement, que le renouvellement normal du patrimoine immobilier français appelle la construction de 130.000 logements par an, non comptés les logements détruits par la guerre et qu'il faut remplacer.

La cadence actuelle de construction est de 88.000 logements par an. On mesure ainsi le retard à combler.

**Les Allemands ont d'abord construit, quitte à corriger par la suite les premières formules adoptées.**

On s'émerveille des résultats obtenus à l'étranger. Nos 88.000 logements annuels font piteuse figure devant les 1.300.000 nouveaux logements annuels des États-Unis et les quelque 300.000 de l'Allemagne de l'Ouest, cependant partie avec un gros retard par rapport à nous.

Il est intéressant de se pencher sur l'exemple allemand. Sur les 10 millions de logements que comptait en 1939 l'Allemagne de l'Ouest, 2 millions et demi furent entièrement détruits pendant la guerre et 2 millions et demi subirent des dommages partiels. *La moitié du patrimoine immobilier devait donc être reconstruite ou réparée.*

Ce n'était cependant qu'une partie de la difficulté, car de 1939 à 1950 la population de l'Allemagne de l'Ouest est passée de moins de 40 millions à 48 millions d'habitants, en raison de l'afflux des réfugiés de l'Est. Les dirigeants allemands en ont conclu que, pour tenir compte de la constitution de nouvelles familles, 6 millions de logements devaient être construits au cours des dix à quinze prochaines années.

En mars 1950 a été votée par la République fédérale la loi-cadre de l'habitation. La même année 350.000 logements (construits ou réparés) furent mis à la disposition de la population.

Les Allemands ont délimité trois objectifs :

1° Loger les réfugiés et les sinistrés. Pour cela, des fonds publics leur sont attribués sous forme d'une aide à la « construction sociale de logement ». Les loyers y sont sévèrement réglementés et les logements sont soumis à la répartition. Sur les 350.000 logements terminés en 1950, 250.000 entraient dans cette catégorie ;

2° La loi favorise la construction d'autres logements bénéficiant de divers avantages fiscaux. Ces logements doivent pouvoir être loués à des prix permettant de couvrir les frais, mais n'excédant pas 120.000 francs de loyer par an. La surface ne peut dépasser 80 mètres carrés en principe ;

3° La loi prévoit enfin la construction de logements qui, sous aucune forme, n'est aidée par les pouvoirs publics.

Les investissements ont atteint, en 1950, l'équivalent de 270 milliards de francs, soit plus du tiers des investissements totaux effectués en Allemagne de l'Ouest cette année.

La disparition de l'aide Marshall (qui est intervenue pour 12 % dans le financement public, les États et communes ayant accordé 37 %, la République fédérale, 17 %, et un impôt d'égalisation des fortunes ayant fourni 34 %), la hausse des coûts de construction et la pénurie d'ouvriers spécialisés laissent prévoir la nécessité d'un recours plus large encore aux fonds publics afin d'éviter une réduction des « constructions sociales ».

Le programme de la République fédérale comporte la construction en six ans de 1.800.000 logements.

Sans doute est-il malaisé de comparer les deux politiques, française et allemande, d'habitation. Les Allemands se sont avant tout souciés d'efficacité et de rapidité. Ce serait une erreur de croire qu'ils ont surmonté victorieusement leurs difficultés et que leurs nouvelles maisons sont des chefs-d'œuvre de style et de confort. Au moins ont-ils atteint une cadence quadruple de la nôtre.

**La technique, les prix et la qualité de la construction française sont comparables à ce que l'on fait de mieux. Mais nous n'avons pas su appliquer en grand les procédés d'industrialisation.**

GRACE à l'industrialisation le temps nécessaire à la construction du logement trois pièces de 52 mètres carrés pourrait être immédiatement abaissé de 15.000 heures à 8.000 heures et, ultérieurement, à 4.000 heures.

Sur le plan technique nous sommes, assure-t-on, à l'avant-garde de la construction mondiale. Sur la qualité du travail nous n'avons, ajoute-t-on, rien à apprendre. Les prix de revient américains et anglais sont comparables aux nôtres. Si les prix allemands sont moins élevés, c'est qu'ils s'appliquent à une construction beaucoup plus légère, d'une qualité médiocre. La tendance actuelle en Allemagne est, au reste, d'améliorer une construction qui a donné trop de déboires. Les Nordiques, qui avaient cherché à abaisser leurs prix en faisant des appartements exigus, du genre cabine de bateau (les chambres d'enfants ne dépassaient pas, dans bien des cas, 6 mètres carrés), témoignent dans leurs nouveaux immeubles de leur souci d'élargir un cadre de vie comprimé à l'excès.

Nous avons pu juger maintes expériences étrangères. Nos propres chantiers expérimentaux (Noisy-le-Sec, Chartres, Angers, Saint-Étienne, Lorient, etc.) nous ont apporté des données intéressantes. Il est temps d'en tirer les conclusions et de réaliser.

Le domaine de la construction est devenu extrêmement complexe. Il exige une somme de connaissances très étendue, touche de plus en plus à l'ensemble des disciplines scientifiques. Alors qu'aux États-Unis les architectes sont, dans leur majorité, des ingénieurs, en France les architectes-ingénieurs constituent une faible élite.

Il s'est produit là une véritable révolution. Le souci de n'y participer qu'à coup sûr, de n'y contribuer qu'avec des éléments valables a dominé jusqu'à présent la conduite du ministère. Cela explique à la fois notre retard en matière de réalisations et une position technique privilégiée. Les bases que M. Courant a trouvées sont solides ; elles l'aideront grandement à mener une politique dynamique de construction.

**Pavillons individuels et immeubles collectifs ne doivent pas s'exclure.**

SUR les 298.290 logements construits depuis la Libération jusqu'au 31 mars 1952, 101.270 seulement ont été achevés au titre de la reconstruction alors que 500.000 logements avaient été détruits par la guerre.

Les crédits budgétaires affectés à la reconstruction se sont élevés à 897 milliards de 1945 à 1950 inclus. Les emprunts de groupes de sinistrés et les titres de la reconstruction ont financé 133 milliards de travaux supplémentaires. Au total, 1.050 milliards ont été consacrés à la reconstruction, soit le cinquième environ des dégâts causés. Sur ces bases et à condition que l'effort financier crût régulièrement on prévoyait que la reconstruction serait terminée au 31 décembre 1949.

La préférence donnée par M. Courant au pavillon individuel — le trois-trois — est discutée. Si la petite maison particulière, susceptible d'être facilement achetée par quiconque et d'inclure une part de travail du futur propriétaire venant en déduction de sa participation financière, est une formule séduisante, elle comporte des inconvénients. Elle est une terrible consommatrice de terrain. Alors qu'un immeuble collectif de 500 appartements peut être élevé sur moins de 26.000 mètres carrés, une cité-jardin de 500 pavillons exige plus de 200.000 mètres carrés. Le grand immeuble est desservi par 300 mètres de rues pour voitures et 300 mètres de chemins pour piétons. Les 500 pavillons réclament près de 6 kilomètres de rues mixtes voitures-piétons. L'expérience de la banlieue parisienne montre que le pavillon individuel a ruiné les espaces verts, qu'il a été générateur de transports longs et onéreux ainsi que d'une hausse du prix du terrain.

D'autre part, l'industrialisation de la construction, qui a pu être réalisée aux États-Unis, bien que 90 % des constructions totales soient des maisons individuelles, n'est pas réalisable dans les mêmes conditions en France. Aux États-Unis, où les transports sont peu coûteux, on utilise très largement le bois, matériau léger, idéal pour la préfabrication, La France n'a pas les mêmes facilités : le bois y est plus rare, plus cher, les transports sont onéreux et interviendront d'autant plus dans le prix de revient que l'on emploiera des matériaux lourds.

M. Balency-Béarn, qui est l'un de nos grands techniciens, estime que les conditions de l'industrialisation en France sont les suivantes : à la base de toute industrie évoluée, on trouve la stabilité du poste de travail. Dans le bâtiment, cette stabilité suppose : unité de commandement ; répétition et série ; parfaite définition de l'objet à construire ; ordre strict des opérations ; prévision parfaite ; modes opératoires bien adaptés.

M. Balency-Béarn, comme M. Camus, lui aussi à l'avant-garde de la construction française, pense que la fabrication en usine pourrait être portée de 20 % (ce qu'elle est actuellement) à 80 %.

Pour cela, il faut un minimum de discipline de la part des architectes, des clients, de l'administration. Il est insensé qu'un matériel de préfabrication qui devrait être amorti sur des séries de plusieurs milliers de logements devienne inutilisable après la construction de quelques dizaines de logements, par suite du refus de l'architecte d'accepter les normes mises au point par des entrepreneurs chevronnés et aussi soucieux que lui de concilier les impératifs de l'esthétique avec ceux de la construction en série.

Qu'il s'agisse de pavillon individuel ou de l'immeuble collectif — et les deux formules ne sont pas exclusives l'une de l'autre — l'essentiel est de définir rapidement des programmes de grande série et de s'y tenir, après un sondage de l'opinion féminine, qui serait, croyons-nous, très instructif.

**Le fond du problème.**

L'expérience Courant va démarrer incessamment. Elle rencontrera de nombreux obstacles. Nous en avons indiqué quelques-uns. D'autres se manifestent sur le plan du financement, infiniment plus graves. S'il ne s'agissait que d'une mise au point relevant de la technique financière et politique, il n'y aurait que demi-mal. On craint qu'il n'en aille autrement. L'impuissance de la plupart des dirigeants français à adopter les moyens d'une large politique du logement est tragique. On a parfois l'impression que rien ni personne ne saurait ouvrir des yeux qui veulent rester fermés. C'est dans des conditions semblables qu'est née la crise de 1936. Est-on assuré que l'armature économique, sociale, politique du pays résistera une fois encore à l'énorme vague de fond que l'on voit se former à nouveau ? C'est là le fond du problème.

*« France-Illustration » révèle une révolution en radio :*

# L'AUDITION SANS AUCUN PARASITE ET "EN RELIEF"

## GRÂCE A LA MODULATION DE FRÉQUENCE

### Le général Leschi, directeur général des services techniques de la Radiodiffusion-Télévision française, nous déclare :

***IL convient d'insister sur l'intérêt, à la fois technique et économique, du réseau d'ondes métriques utilisant la modulation de fréquence. Cet intérêt, moins grand que celui de la télévision — qui conserve un droit de priorité — est tel que l'on n'a pas le droit de le négliger, compte tenu de la dégradation progressive du réseau d'ondes moyennes,* dégradation contre laquelle nous ne pouvons rien. »**

## DÈS CETTE ANNÉE, UN NOUVEL ÉMETTEUR PARISIEN DIFFUSERA - EN MODULATION DE FRÉQUENCE - UN QUATRIÈME PROGRAMME FRANÇAIS DE TRÈS HAUTE QUALITÉ

**UN auditeur satisfait est un personnage analogue au chasseur bredouille, à l'automobiliste fautif, au contribuable volontaire... L'auditeur mécontent, en revanche, s'apparente à ce qu'on appelle « Français moyen » ou « homme de la rue »..., on le rencontre sans longue recherche, et il n'hésite guère à formuler ses critiques.**

**« C'est bien simple — nous dit-il — depuis qu' « ILS » ont changé les longueurs d'onde, donné au « Parisien » la place de « Paris-Inter », on ne peut plus rien avoir.**

**» Et les parasites ! « ILS » pourraient bien faire quelque chose. On ne peut tout de même pas aller habiter la campagne pour pouvoir entendre la radio... »**

**Il n'est pas nécessaire d'écouter le dominical « Courrier des Auditeurs » pour connaître les doléances du « cher auditeur », doléances qui s'achèvent le plus généralement par une allusion bien sentie aux droits que confère le paiement de la fameuse taxe.**

**Ces critiques s'étonneront, sans doute, de la déclaration, ci-dessus, du grand maître des services techniques de la R. T. F., qui reconnaît avec la plus calme franchise et ne craint pas d'affirmer, à sa manière directe : l'audition sur ondes moyennes est médiocre et elle ne peut qu'empirer. Ils seront plus surpris encore de cette assurance donnée par un homme qui n'a pas pour habitude de promettre sans tenir (l'essor de la Télévision française en témoigne) : d'ici six mois les auditeurs auront à leur disposition un *quatrième* programme français, de haute qualité, dont l'audition ne sera troublée par aucun parasite d'aucune sorte.**

**... C'est ce qui ressort d'un entretien avec le général Leschi, dans son bureau de la rue de Grenelle, d'où l'on aperçoit l'antenne de l'émetteur modulation de fréquence en cours d'essais.**

Le général Leschi, directeur général des services techniques de la Radiodiffusion-Télévison française.

### L'AUDITION DES STATIONS EUROPÉENNES SUR ONDES MOYENNES SERA DE PLUS EN PLUS DÉFECTUEUSE

TROIS nombres suffisent à expliquer — avec une précision mathématique — le fait, constaté par tous les auditeurs, de la dégradation progressive de la réception des ondes moyennes. La Conférence de Copenhague — qui a opéré la répartition des ondes — avait attribué aux différentes stations européennes un total de *136* « canaux », que devaient se partager *300* émetteurs. On compte actuellement *400* stations ! et ce nombre augmente sans cesse : après Tanger, l'Espagne, après Andorre et Luxembourg, l'Allemagne occidentale... sans compter les « incursions » d'ondes soviétiques en provenance de Berlin-Est.

Voilà pourquoi, dès la tombée de la nuit, votre récepteur siffle, crache, bourdonne, pourquoi la manœuvre minutieuse des boutons ne parvient plus à séparer les stations concurrentes. Ajoutez la prolifération d'équipements « parasitaires », de l'ascenseur au scooter en passant par les tubes fluorescents, et vous obtiendrez l'audition type de l'Européen moyen.

Rançon du modernisme ? Sans aucun doute, mais la technique ne s'avoue pas, pour autant, battue. Les ondes moyennes étant « combles », il reste les ondes métriques ; les parasites se font plus nombreux, il suffit d'utiliser un mode de transmission des ondes sonores insensible aux parasites : la modulation de fréquence ; et au *plan de Copenhague* vient s'adjoindre le *plan de Stockholm*, qui distribue les multiples fréquences disponibles en ondes métriques. On sait que ces dernières sont déjà utilisées pour la télévision, qui a « retenu » deux des trois *bandes* établies : 1, de 41 à 68 mégacycles ; 2, de 87,5 à 100 mégacycles ; 3, de 162 à 216 mégacycles. Il est convenu depuis l'an passé que les bandes 1 et 3 sont réservées à la « radiodiffusion visuelle », la bande centrale, à la radiodiffusion sonore. Disons tout de suite que tous les pays européens, sans exception, ont prévu un plan d'équipement utilisant la modulation de fréquence dans la bande des 87,5 à 100 mégacycles, mais qu'en ce domaine les embarras de circulation ne sont pas à redouter, en raison de la propagation « optique » des ondes métriques. La portée des émetteurs radio en modulation de fréquence est analogue à celle des émetteurs de télévision, elle convient parfaitement à la géographie de la France, où elle permet d'assurer une radiodiffusion régionale et locale équivalente à celle fournie actuellement par le réseau « ondes moyennes » de jour.

### LA RADIO M. F. EST PARFAITE ET ÉCONOMIQUE

L'UTILISATION de la modulation de fréquence comporte essentiellement trois avantages majeurs : insensibilité quasi totale aux parasites industriels ; meilleure qualité de la réception, surtout pour la musique ; à puissance égale, plus large zone d'audience, d'où économie de matériel d'équipement.

Sans entrer dans le domaine des explications techniques, on peut expliquer sommairement que les parasites qui gênent actuellement l'audition agissent sur l'amplitude de la modulation. La radio M. F. ne tient pas compte de cette amplitude dans la reproduction du signal reçu.

Les émetteurs modulés en fréquence ont une reproduction très supérieure à celle des émetteurs modulés en amplitude. Cela tient surtout au fait que, pour des raisons de sélectivité, le spectre de fréquence des systèmes à amplitude a été limité, et qu'aucune limitation n'est imposée dans les systèmes à modulation de fréquence. La « musicalité » exceptionnelle du nouveau mode de transmission comporte d'ailleurs un inconvénient : l'impossibilité d'employer des disques dans une émission... le simple frottement de l'aiguille devenant insupportable pour l'auditeur, tant la réception est parfaite. Il s'agit là, en fin de compte, d'un problème relativement simple qui consiste à substituer aux disques la bande magnétique.

Dernier atout de la modulation de fréquence — capital pour nos techniciens, auxquels les crédits sont accordés avec parcimonie — un émetteur M. F. dessert une zone quatre fois plus importante qu'un émetteur M. A. de même puissance. L'exploitation devient beaucoup plus économique. C'est ainsi que les trois programmes actuellement diffusés en modulation d'amplitude nécessitent 2.000 kilowatts, alors qu'ils le seraient, dans des conditions infiniment meilleures en modulation de fréquence, à raison de 700 kilowatts seulement.

## LE DÉMARRAGE DU PLAN FRANÇAIS

Dans ces conditions, direz-vous, la cause est entendue. La prudence est encore nécessaire, répond le spécialiste, car on ne peut imposer à l'industrie française un démarrage foudroyant de la modulation de fréquence et, simultanément, l'équipement en matière de télévision. Et, rappelle le directeur des Services techniques, *la R. T. F. assure priorité à la télévision.*

Cela posé, les expériences faites, les commandes passées, les réalisations de l'industrie radio-électrique permettent d'annoncer que dans les six premiers mois de 1953 *un émetteur M. F. puissant sera installé à Paris et diffusera un quatrième programme, de haute qualité.* Il est encore trop tôt pour parler utilement de ce programme nouveau.

On peut cependant avancer qu'il comportera des « secondes auditions » intéressantes, des productions du Club d'Essai et, peut-être, certaines émissions du genre « Radio-Sorbonne ».

Un second stade permettra de donner à certaines régions défavorisées des possibilités d'écoute supplémentaires ainsi que le moyen de diffuser des programmes régionaux. On songe, entre autres, au cas de Clermont-Ferrand, qui réclame la faculté de produire des émissions régionales — en vain, puisqu'il entre actuellement dans le réseau synchronisé.

Enfin, l'avenir pourrait amener un cinquième programme, à propos duquel le général Leschi se refuse, officiellement, à toute anticipation. Le journaliste — qui n'est pas tenu à la même réserve — peut peut-être se permettre de faire quelques hypothèses.

N'y aurait-il pas, à ce moment, la possibilité de confier certaines tranches horaires à des sociétés de radio privées ?

Disposerait-on enfin des moyens de résoudre le problème de la publicité radiophonique ? On peut, en tout cas, remarquer dès maintenant que l'argument « parlementaire » de l'incompatibilité juridique du paiement de la taxe et de la publicité tomberait dans ce cas : un service supplémentaire étant fourni à l'auditeur, sans que l'on exige de lui aucune redevance supplémentaire...

... Mais revenons à l'avenir immédiat : Paris-M. F. dans les six mois, Strasbourg-M. F. d'ici la fin de l'année (en même temps que Télé-Strasbourg) « pour manifester notre présence dans une zone qui est déjà inondée de programmes... allemands ! ».

## EN ATTENDANT LE POOL HERTZIEN

L'Allemagne occupe en effet une place de premier plan, par un concours de circonstances assez imprévues, et c'est, en fin de compte, pour avoir été « brimée » à Copenhague que la radio d'outre-Rhin est aujourd'hui en avance sur ses voisins : 150 stations M. F. fonctionnent actuellement sur le territoire fédéral, tandis que l'industrie fournit à tous ceux qui en désirent des récepteurs M. F. d'excellente qualité, à des prix très abordables.

L'explication est assez simple : l'Allemagne n'ayant pas obtenu à Copenhague les fréquences qu'elle demandait en ondes moyennes s'est tournée immédiatement vers les ondes métriques et la modulation de fréquence.

Ne parlons pas trop vite, cependant, de concurrence ou de menace pour le marché français. D'abord parce que la France a pris, à Stockholm, une bonne position : Copenhague nous avait donné 20 fréquences en ondes moyennes, Stockholm nous accorde 90 fréquences en ondes métriques, et nous avons prévu 178 émetteurs M. F. répartis entre une soixantaine de centres ; et aussi parce que l'unification européenne est appelée à se manifester également en matière de radio. Avant longtemps peut-être verrons-nous les grands émetteurs en ondes moyennes « européanisés », toutes les émissions « nationales » étant assurées par la modulation de fréquence.

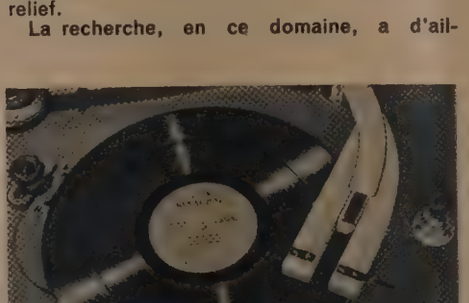
M.F GRÂCE A CES DEUX RÉCEPTEURS CONVENABLEMENT DISPOSÉS, VOUS PERCEVREZ LE RELIEF DES SONS M.A

## CE QU'EST LA STÉRÉOPHONIE

DISONS tout de suite qu'il s'agit là d'expériences intéressantes, mais de portée nécessairement limitée puisqu'elles nécessitent double émission, d'une part, double réception, d'autre part.

Elles doivent cependant trouver place dans le cadre d'une étude sur la modulation de fréquence puisque seule l'utilisation de celle-ci permet de faire sortir de ce que les spécialistes appellent une « boîte à musique »... le son en relief.

La recherche, en ce domaine, a d'ailleurs abouti dès à présent à des résultats appréciables.



Pick-up à double bras pour disque stéréophonique.

La stéréophonie — comme son nom l'indique — est à la radiophonie ce que la stéréoscopie est à la photographie. Une petite expérience, fort simple, permet d'en apprécier les effets :

Fermez les yeux et bouchez-vous une oreille avec la paume de la main. Essayez de localiser la source des bruits perçus dans la pièce ou à l'extérieur.

Si le son se déplace vous aurez conscie
d'une différence d'intensité, mais pouvez-v
dire dans quel sens il se déplace ?

Certainement pas, la dualité de l'audi
étant nécessaire pour effectuer la localisa
des bruits.

Jusqu'à présent, les postes de réception
plus perfectionnés ne pouvaient rendre
« relief » du son.

En effet, dans le studio d'émission le
est capté par plusieurs microphones,
soigneusement mélangé à l'intention du h
parleur de notre récepteur.

Supposons, au contraire, que le son, c
par deux micros (à droite et à gauche
orchestre, par exemple), soit transmis par
émetteurs différents pour parvenir à chacun
écouteurs d'un casque, l'auditeur se t
vera dans la situation du spectateur p
devant l'orchestre : les violons se distingue
nettement des cuivres, les solistes se d
cheront clairement du fond orchestral. Rem
çons les deux écouteurs par deux récept
convenablement disposés dans la pièce : n
avons la stéréophonie.

L'acoustique de la pièce détruira en p
le réalisme obtenu par le casque, mais
assez pour refroidir l'enthousiasme de l'a
teur devant le plaisir que lui procure
technique nouvelle.

Découverte dès 1933, la stéréophonie
rencontra cependant pas le moindre su
commercial.

Peu d'auditeurs se seraient souciés
d'envisager les frais d'un deuxième post
radio. Mais l'emploi des ondes à modula
de fréquence permet d'envisager la sté
phonie sous un nouvel aspect, plus «
tique ». C'est ainsi qu'aux U. S. A. une st
newyorkaise a renouvelé récemment les e
riences d'émissions stéréophoniques
employant une technique différente. Équ
à la fois pour les ondes M. A. et M. F
station retransmit la même émission enr
trée par deux micros envoyant le son l'un
M. A. et l'autre sur M. F. Cette expéri

Les cercles les plus importants représentent des émetteurs de 50 kW. Les cercles moyens, des émetteurs de 10 kW. Les plus petits, des émetteurs de 1 kW.

PLAN D'ÉQUIPEMENT : PREMIÈRE TRANCHE

PLAN D'ÉQUIPEMENT : DEUXIÈME TRANCHE

reçut un accueil enthousiaste de la part des auditeurs américains, qui pour la plupart possèdent deux postes de radio pour pouvoir capter aussi bien les programmes des stations M. F. que ceux des stations M. A. et pour qui la stéréophonie, sous cette forme, n'entraîne donc aucune installation supplémentaire.

Le problème se pose différemment en France, où l'on envisage la transformation des postes actuels en postes M. A.-M. F. Il n'en reste pas moins que l'attrait de la stéréophonie n'est pas négligeable.

La stéréophonie s'applique également dans le domaine de l'enregistrement commercial. Il existait, depuis les premières expériences, des disques stéréophoniques utilisant un mélange d'ondes latérales et verticales pour produire deux chaînes de sons distinctes dans la même rainure.

Le système utilisé aujourd'hui dans le commerce est moins compliqué. Sur la surface d'un même disque, on creuse deux rainures en spirale, la première commençant sur le bord du disque, la seconde au milieu de la surface. Un bras de pick-up à deux têtes permet de reproduire les deux enregistrements distincts par l'intermédiaire de deux haut-parleurs.

L'enregistrement sur ruban magnétique emploie un système de synchronisation encore plus simple. Le ruban est passé sur deux têtes reproductrices et reçoit deux enregistrements parallèles, et le son reproduit est diffusé par deux haut-parleurs différents.

## ... ET LA RADIO M. F.

LES émetteurs qui constituent actuellement l'équipement français sont « modulés en amplitude », c'est-à-dire que le signal basse fréquence agit sur l' « amplitude » de l'onde M. F. émise. Le nouveau mode de diffusion M. F. consiste à faire varier « périodiquement » la fréquence de l'onde M. F. autour d'une valeur moyenne (les deux types de modulation sont schématisés dans le cliché de la page voisine).

***

CE que nous appelons aujourd'hui « parasites » agit précisément sur l'amplitude de la modulation, qui se trouve partiellement déformée. Les nouveaux récepteurs, établis en fonction de la fréquence, ne seront donc pas sensibles à ces parasites. Au cours d'une récente démonstration publique un même programme musical a été transmis simultanément sur M. A. et M. F. et reçu par des postes M. A. et M. F. dans une salle où fonctionnaient des appareils et des moteurs électriques. Résultat : récepteur M. A. inaudible, récepteur M. F. parfaitement audible.

D'autres avantages du nouveau système tiennent non pas à la modulation choisie, mais à la gamme d'ondes utilisée : il s'agit des ondes « métriques », plus « courtes » encore que les ondes courtes, qui sont « décamétriques ».

La portée de ces ondes étant réduite, il n'y a plus de risque d'interférence. L'audition est régulière, le jour comme la nuit. Enfin, les parasites actuellement connus ne passent pas dans cette zone.

***

L'EXPLOITATION est particulièrement économique et le gain de puissance, très appréciable. Enfin, et c'est là sans doute un facteur déterminant, la zone des ondes métriques est encore à peu près vierge, alors que celle des ondes moyennes ou longues est surchargée.

## SUCCÈS ET ÉCHECS ÉTRANGERS

JUSQU'A présent trois pays ont fait l'expérience de la modulation de fréquence : États-Unis, Allemagne, Italie.

***

AUX États-Unis, la M. F. avait été étudiée dès avant la seconde guerre mondiale. Au lendemain de la victoire, elle apparut comme une solution idéale pour donner un débouché civil à une industrie en mal de reconversion, alors que le lancement de la télévision nécessitait encore plusieurs années d'études. L'avidité du public américain pour les nouveautés, un niveau de vie élevé firent le reste : le marché fut bientôt saturé. Aujourd'hui la fabrication des récepteurs télévision est presque égale à celle des récepteurs radio. On prévoit pour 1953 la production de 6.500.000 postes T. V. et celle de 7 millions 500.000 postes radio.

***

EN Italie on assista, à la fin de 1950, au développement anarchique d'une activité en modulation de fréquence : émetteurs installés à Milan, Turin et Florence, reprenant des programmes déjà diffusés — technique médiocre — rapide désaffection du public.

***

EN Allemagne, enfin, la chose fut prise très au sérieux. Le lancement ne posait aucun problème, une décision de 1948 de la haute commission alliée ayant imposé à ce pays l'adoption des ondes métriques.

Aujourd'hui l'Allemagne de l'Ouest possède un réseau M. F. « modèle » et l'industrie a fourni, en 1952, 1 million de récepteurs M. F.

L'exemple américain n'est pas valable pour la France. Il nous reste à choisir entre le succès allemand et l'échec italien.

# LES RÉCEPTEURS ACTUELS SERONT-ILS PÉRIMÉS ?

Il convient maintenant d'aborder le second aspect de la question : que se passe-t-il à l'autre extrémité de la chaîne de transmission, lorsque l'émetteur est modulé non plus en amplitude, mais en fréquence ? Il est bien évident que nos récepteurs actuels sont incapables de capter la nouvelle modulation. Outre-Atlantique, le problème serait sans doute résolu — d'une manière radicale — par la mise au rebut des appareils démodés et l'acquisition de nouveaux engins, produits en grande série, à des prix abordables. Il n'en va pas de même en France, et le point de vue des constructeurs, plus « terre à terre » que celui de l'administration, doit tenir compte de facteurs économiques déterminants.

« Il serait ridicule, déclarent en substance les dirigeants de l'industrie radio-électrique, de nier la situation actuelle de la diffusion sur ondes moyennes, le gaspillage d'énergie et de kilomètres cubes d'espace, ni les avantages que présente la nouvelle radio sur ondes métriques. »

## LE POINT DE VUE DU CONSTRUCTEUR DE RÉCEPTEURS

Il faut être aujourd'hui de mauvaise foi pour contester qu'à intensité de champ reçu égale on peut obtenir une qualité d'écoute dix fois meilleure en M. F. qu'en M. A. Exposé en ces termes, le problème de la radiodiffusion sur ondes métriques ne paraît avoir qu'une solution... Il se trouve, malheureusement, que les deux techniques, pour autant qu'on veuille profiter au maximum de leurs avantages respectifs, ne conduisent pas à des récepteurs de même prix, *les nouveaux récepteurs seront sensiblement plus coûteux que les récepteurs actuels.*

» Certes, nous ne contestons pas la logique des décisions de l'administration, ni leur bien-fondé : utiliser trois émetteurs de 100 kW à ondes moyennes pour desservir quatre millions d'habitants, là où trois émetteurs de 10 kW « M. F. » rendraient le même service sans brouiller la réception de quelques dizaines de millions d'auditeurs que le programme n'intéresse pas, apparaîtra d'ici quelques années comme parfaitement barbare. Ce n'est malheureusement pas le genre d'argument que l'on peut présenter au client. »

Pour avoir un client commun — le « cher auditeur » — la R. T. F. et l'industrie n'ont pas à affronter les mêmes problèmes. Si, au cours de l'année 1952, par exemple, la première a consacré 1 milliard à l'équipement de stations, la seconde a produit 1 million de récepteurs représentant 15 milliards de chiffre d'affaires. Pour la R. T. F., il fallait convaincre pouvoirs publics, commissions et assemblées. Pour l'industrie, il fallait tenir compte des désirs et des possibilités du public.

## LE PROBLÈME DES PRIX

Ainsi, en dehors de toute considération technique, le problème essentiel pour le fabricant est celui du prix. Si celui-ci doit être plus élevé, il faut estimer de combien et voir dans quelle mesure l'amélioration de la réception est de nature à le faire supporter par la clientèle. Deux cas sont ici à envisager : celui du poste « cher », de haute qualité musicale, et celui du poste courant de grande série. Dans le premier cas, l'adjonction de circuits M. F. n'aura qu'une répercussion relativement faible sur le prix d'un poste, puisque ce prix est surtout fonction de la partie « basse fréquence ». La clientèle correspondante est d'ailleurs celle qui est le plus disposée à payer une amélioration de la qualité musicale. Malheureusement, ce type de poste est fabriqué en France en très petite série et ne constitue pas la production de base.

Le grand problème est donc celui du récepteur courant, correspondant au « cinq lampes » actuel. Trois procédés ont été envisagés pour transposer le « cinq lampes » courant en récepteur M. A.-M. F. de qualité moyenne :

— le récepteur à démodulation sur les flancs d'un ou plusieurs circuits accordés.

— le récepteur à oscillateur synchronisé ;

— le discriminateur à rapport de tension.

... Laissons aux spécialistes l' « exposé des motifs » techniques et bornons-nous aux conclusions. Le premier type, essayé outre-Rhin, est *fondamentalement à rejeter,* car il n'assure à la M. F. aucun avantage par rapport à la M. A. Le second, utilisé aux Etats-Unis, comporte une *mise en œuvre délicate pour une amélioration relativement faible.* Reste : le récepteur à rapport de tension... qui est d'ailleurs celui auquel ont abouti les techniciens allemands au terme de trois années d'expérience. (Notons en passant que la moitié des 2 millions de récepteurs construits en 1952 en Allemagne comporte une gamme modulation de fréquence.)

## LE RÉCEPTEUR FRANÇAIS « O. L. - O. M. - M. F. »

Compte tenu des résultats obtenus à l'étranger, des essais poursuivis depuis de longs mois en laboratoire, il est permis de donner quelques indications sur les récepteurs qui seront prochainement lancés en série :

« Poste — à 5 lampes, sans préamplificateur M. F.

— avec valve ;

— et trois gammes d'ondes : ondes longues, ondes moyennes et modulation de fréquence. »

Si l'on prend comme référence le récepteur M. A. de 30.000 francs, il faut compter que l'adaptation M. F. se traduira par une augmentation de prix de 20 % environ.

Une certaine « complication » du récepteur est inévitable. Il est cependant certain dès maintenant que l'utilisation d'une antenne *extérieure* ne sera pas nécessaire, grâce à un aménagement *intérieur* de fils repliés, fixés dans l'ébénisterie.

Il est enfin prévu un *adaptateur* qui permettra de transformer un récepteur courant en récepteur M. F.

Le verdict des constructeurs pourra nous servir de conclusion raisonnable :

« NOUS CROYONS EN LA NOUVELLE TECHNIQUE PRONEE PAR L'ADMINISTRATION.

» NOUS SOMMES PRETS A FABRIQUER DES RECEPTEURS.

» NOUS SOMMES DISPOSES A COURIR LES RISQUES FINANCIERS DU LANCEMENT DE LA RADIO M. F.

» NOUS SOMMES EGALEMENT EN DROIT DE DEMANDER A LA R. T. F. L'EFFORT D'ORIGINALITE ET D'IMAGINATION DONT DEPEND EN DERNIER RESSORT SON AVENIR IMMEDIAT. »

C'est donc, en fin de compte, l'auditeur — principal intéressé — qui décidera du succès de la nouvelle technique.

Claude Thomas.

Aux yeux du profane, l'ancien poste n'a guère chan d'aspect pour devenir...

... récepteur à ondes métriques. — Ci-dessou émetteur modulation de fréquence de 250 w construit par un fabricant français.

L'antenne de la rue de Grenelle, qui a servi jusqu'à présent aux émissions expérimentales à l'intention des spécialistes.

GEORGES BRAQUE « L'Estaque ».

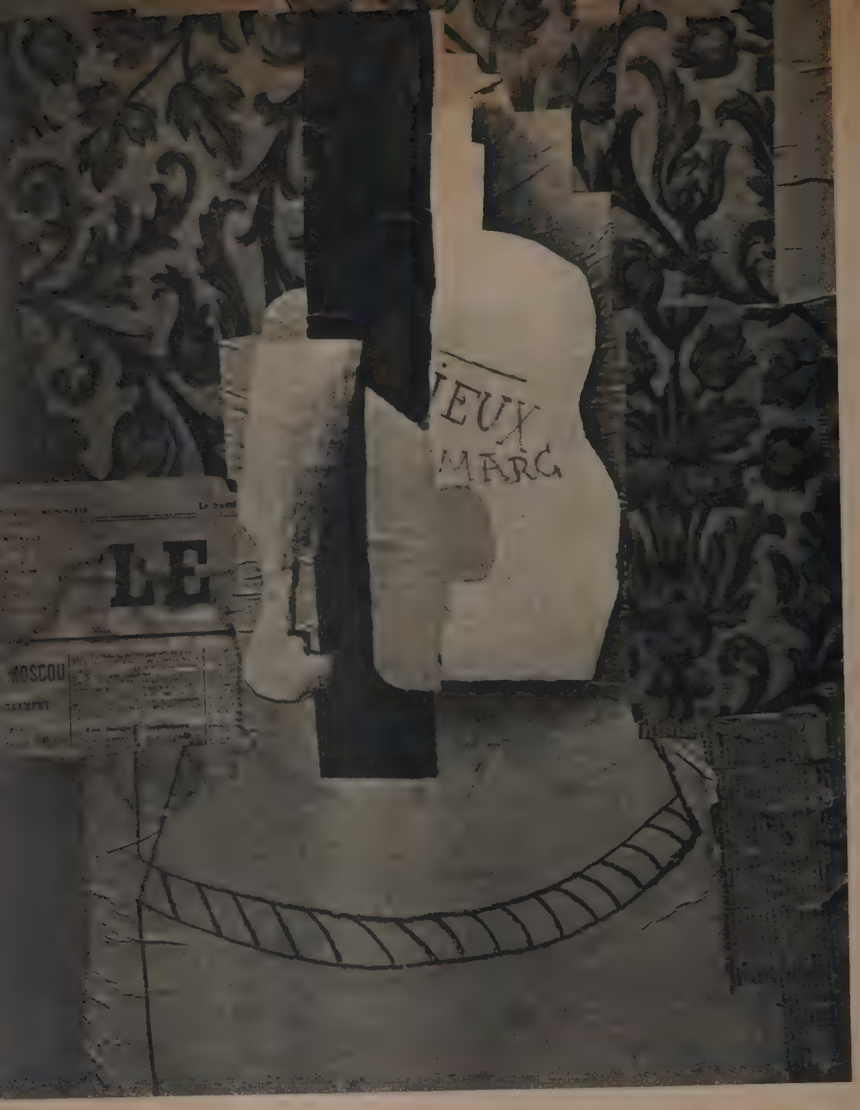
# PÈLERINAGE AUX SOURCES DU CUBISME

PAR BERNARD CHAMPIGNEULLE

## AU MUSÉE D'ART MODERNE, UNE EXPOSITION RÉTROSPECTIVE ÉVOQUE LES ORIGINES ET LA NAISSANCE DU MOUVEMENT

AYANT vu pour la première fois le grand tableau de Picasso les Demoiselles d'Avignon, qui fut tant reproduit dans les revues et les histoires de l'art contemporain et qu'a envoyé à l'exposition du Cubisme le Museum of Modern Art de New-York, je me demande si l'on peut vraiment y trouver, comme on l'a répété, l'ancêtre du Cubisme. Certes, nous y lisons des déformations singulièrement audacieuses de la figure humaine, d'ailleurs très désaccordées, très différentes de conception et de structure, mais ce tableau et les études de têtes de la même époque ne répondent-ils pas plutôt à une certaine volonté de primitivisme suscité, malgré toute l'influence de Cézanne, par les statues et les masques magiques de l'Afrique noire que Vlaminck, Derain et Matisse venaient de découvrir ? La découverte de l'art nègre est un épisode situé à la naissance du Cubisme ; elle est loin de l'expliquer tout entier. Modigliani, par exemple, qui en fut le plus marqué, n'a jamais été cubiste. Je trouve, au contraire, les origines profondes de ce mouvement dans les tableaux, nus ou paysages, que Braque se mit à peindre au même moment (nous sommes en 1907) et où se révèle déjà l'organisation de l'espace pictural tel que l'ont conçu les peintres cubistes.

C'est seulement deux ou trois ans plus tard que Picasso apportera au Cubisme une énergie nouvelle qui en intensifiera les pouvoirs. C'est alors qu'il poussera beaucoup plus loin la dissociation et la désagrégation des formes en composant des volumes qui ne sont plus que des étincellements

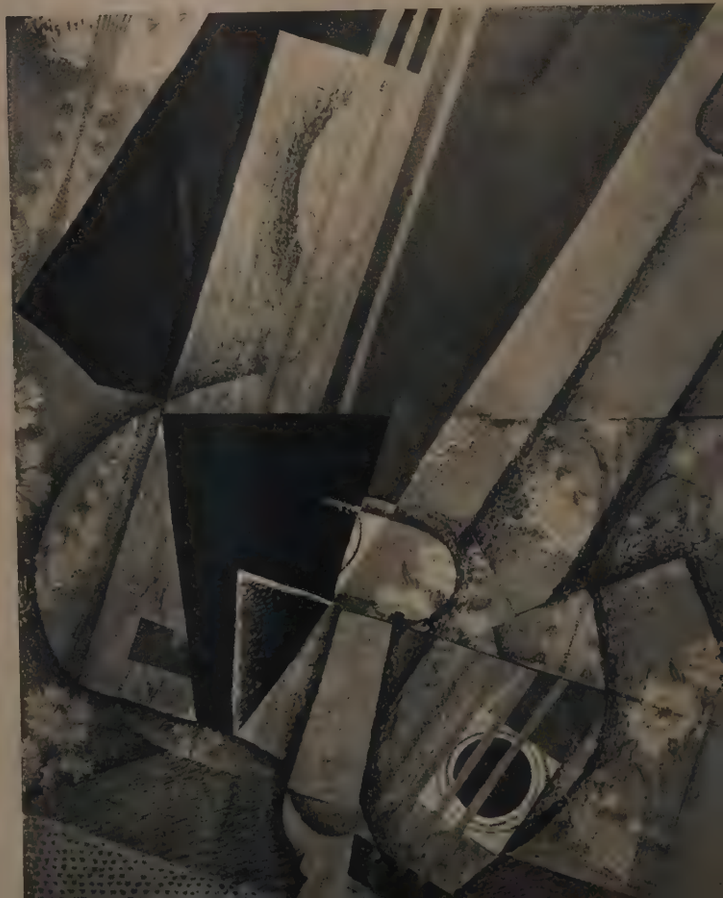


Ci-dessus, à gauche : **PABLO PICASSO** « Nature morte

Ci-dessus, à droite : **PABLO PICASSO** « Portrait de Wilhelm Uhde

Ci-contre : **GEORGES BRAQUE** « Le Violon

Ci-dessous : **JUAN GRIS** « Guitare et Verre



polyèdres dispersés à la surface de la toile. C'est
oque dite « analytique », qui va de 1910 à 1912,
ant laquelle le Cubisme atteint d'emblée sa portée.
'exposition organisée au musée d'Art moderne ne
cerne que la période de 1907 à 1914. C'est la pre-
ere fois que ce sujet capital pour la compréhension
développement historique de l'art contemporain
déploie avec cette ampleur et ce sérieux dans un
re chronologique précis.

## DE LA SENSATION A L'INTELLIGENCE

FFICHANT les attitudes de défi qui caractérisent les mouvements révolutionnaires, les militants de la nouvelle peinture s'étaient empanachés de ce titre de « cubistes » qui leur avait été appliqué par ironie. Guillaume Apollinaire devint le panégyre d'un groupe d'amis qui ne savaient pas toujours s bien où ils allaient, mais qui cherchaient avant t à réagir contre le sensualisme de l'école impresnniste à son déclin. L'Impressionnisme avait été le gne de la sensation. Le Cubisme allait nous faire nétrer dans un monde perçu par les moyens de telligence plus que par ceux des sens. Ainsi trouit-il des références chez Ingres aussi bien que dans stylisations géométriques d'un Mantegna ou d'un cello.

Au Salon des Indépendants de 1911, les cubistes réunirent dans une manifestation commune. eizes et Metzinger, les deux théoriciens du groupe, aient rédigé un manifeste. Figuraient aussi Robert launay, Fernand Léger et la « fauvette » Marie urencin. Le public qui défilait devant ces tableaux olites ne ménageait pas ses sarcasmes.

Les idées fermentaient à outrance. On se retrouvait Montmartre, au « Bateau-Lavoir » de la rue Ravian, où habitaient Picasso, Juan Gris et Max Jacob. s peintres y rencontraient des écrivains qui les vélaient à eux-mêmes. Il y avait là Joachim Gaset, Raynal, Vanderpyl, André Salmon, Canudo, ertrude Stein et, naturellement, Apollinaire, qui mposait par l'acuité de son esprit paradoxal. Avec la mystique cubiste prenait souvent des airs de ystification. (C'est seulement quelques années plus rd que les milieux dits d'avant-garde se mirent à equenter les petits bistros de Montparnasse — venus aujourd'hui de luxueux établissements.) eizes et Metzinger — dont l'œuvre est abondament représentée à l'exposition — faisaient alors raître un essai un peu systématique : Du Cubisme 912), tandis que, l'année suivante, Apollinaire antait le los des Peintres cubistes. « On s'acheine, disait-il, vers un art entièrement nouveau qui ra à la peinture, telle qu'on l'avait envisagée jusd'ici, ce que la musique est à la littérature. Ce sera la peinture pure, de même que la musique est de littérature pure. »

## ES JEUX DE FORMES ET DE COULEURS

A réalité est entièrement reconstituée par le peintre. Pour tenter de résoudre les conflits du vocabulaire et de la pensée l'image traditionnelle du monde extérieur est totalement disloquée. Le sujet est presque éliminé et n'apparaît plus qu'à état d'allusion idéographique. Le tableau est mposé de jeux de formes et de couleurs qui n'ont ucune préoccupation de séduire.

Mais il s'est trouvé que plusieurs de ces peintres, ui travaillaient dans l'excitation et la misère, étaient e grands peintres. Malgré leur ésotérisme, ils prouraient des satisfactions intellectuelles inconnues, ar ils enfantaient une conception de l'art qui traduisait les affinités secrètes de leur époque. Dans eurs ascétiques recherches de limitation des couleurs, ertains faisaient preuve aussi d'un goût assez rare. ans ces gammes de gris, de beige, de bistre, de abac et de vert bouteille on vit surgir des sources e poésie neuve et une sorte de lyrisme qui devait ientôt manifester sa puissance. En dehors de Braque t de Picasso, ce sont sans doute Juan Gris, le pur lassique du Cubisme, et Roger de La Fresnaye qui 'imposent avec le plus de force et de subtilité ; mais ensemble de l'exposition a ce mérite de nous ontrer, sous ses dehors assez austères, la prise de onscience d'une impulsion dont les réactions brules furent longtemps incomprises, restent souvent ssez mal comprises encore, mais qui se situe, en définitive, comme un rappel à l'ordre.

Telle fut l'importance de l'événement sur la vie rtistique et sur le décor de la vie sociale que l'on oit souhaiter, après cette remontée aux origines, voir bientôt une autre exposition qui nous montrera e développement du Cubisme, ses divergences, ses bandons et ses influences plus ou moins souterraines jusqu'à l'art d'aujourd'hui.

ANDRÉ LHOTE

« Portrait ».

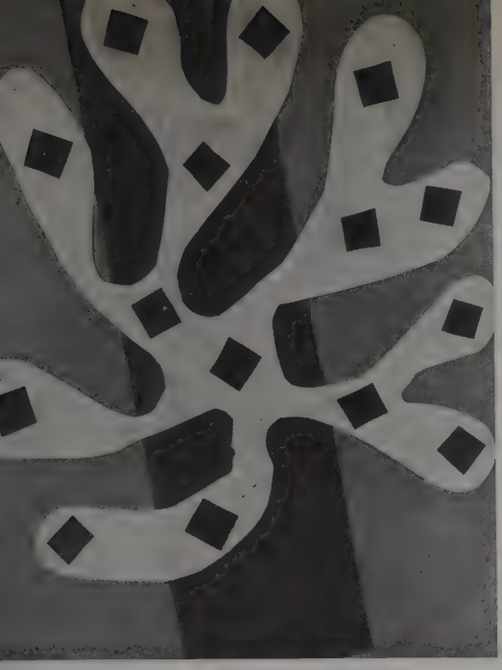
Matisse n'a plus recours en ses découpages à « l'alliance souvent menteuse de la ligne des contours et de la couleur mise à l'intérieur ».

« Composition en jaune, bleu èt noir. »

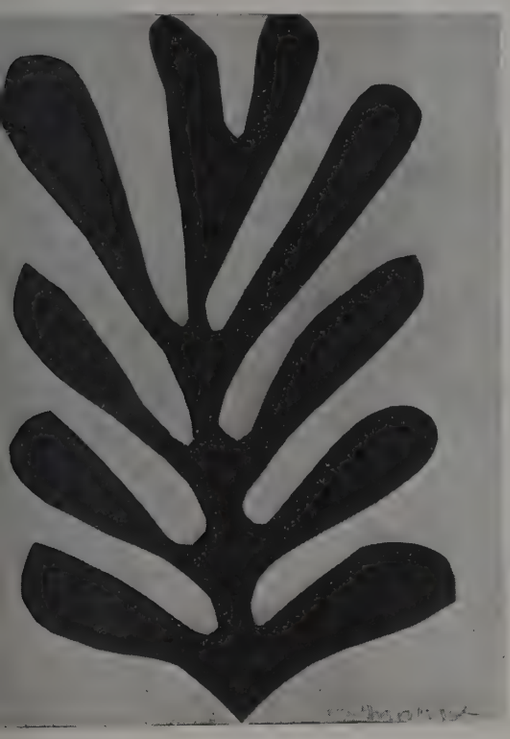
# MATISSE VA PRÉSENTER AU PUBLIC SES PAPIERS DÉCOUPÉS

Le public verra bientôt l'ensemble des papiers découpés exécutés par Matisse pendant ces cinq dernières années. L'exposition s'ouvrira le 27 février à la Galerie Berggruen et Cie. Cette technique particulière retient depuis longtemps déjà l'attention du grand artiste. Il s'y adonna pour la première fois en 1937, les ballets russes lui ayant demandé un rideau pour *Etrange Farandole*. Cette tentative fut suivie de beaucoup d'autres, Matisse ayant été satisfait de n'avoir plus besoin de l'alliance, « souvent menteuse », dit-il, de la ligne des contours et de la couleur mise à l'intérieur. Il m'intéresse, précise-t-il, de faire naître du même jet la couleur limitée par le contour, qui est son dessin spécial. Depuis, Matisse s'est servi de papiers découpés pour composer des cartons de tentures, pour couvrir ses murs et, plus récemment, enfin pour étudier l'intérieur de la chapelle de Vence, en particulier les vitraux. Ce sont toutes ces recherches qu'on pourra juger à l'exposition qui va s'ouvrir.

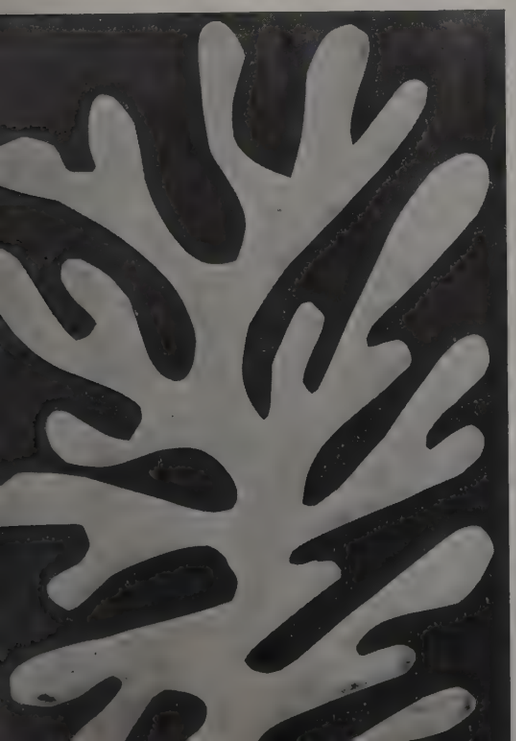
**Matisse triomphe dans un autre métier, dont il est presque l'inventeur, celui du découpage, art simple et que l'on dira primitif et enfantin, comme on le dit des trouvailles les plus rares des esprits les plus savants et les plus raffinés. Mais à qui est doué de tant d'innocence dans le goût du jeu une paire de ciseaux est un instrument aussi sûr, aussi impérieux et aussi fécond que le crayon. Et les découpages de Matisse manifestent une extraordinaire imagination dans la création de formes qui, telles celles de sa tenture *Polynésie*, montrent chez lui une recrudescence de ses souvenirs d'un voyage aux mers australes, plus profondément encore une recrudescence de son appétit d'un climat originel et d'une nature vierge. L'appel de**

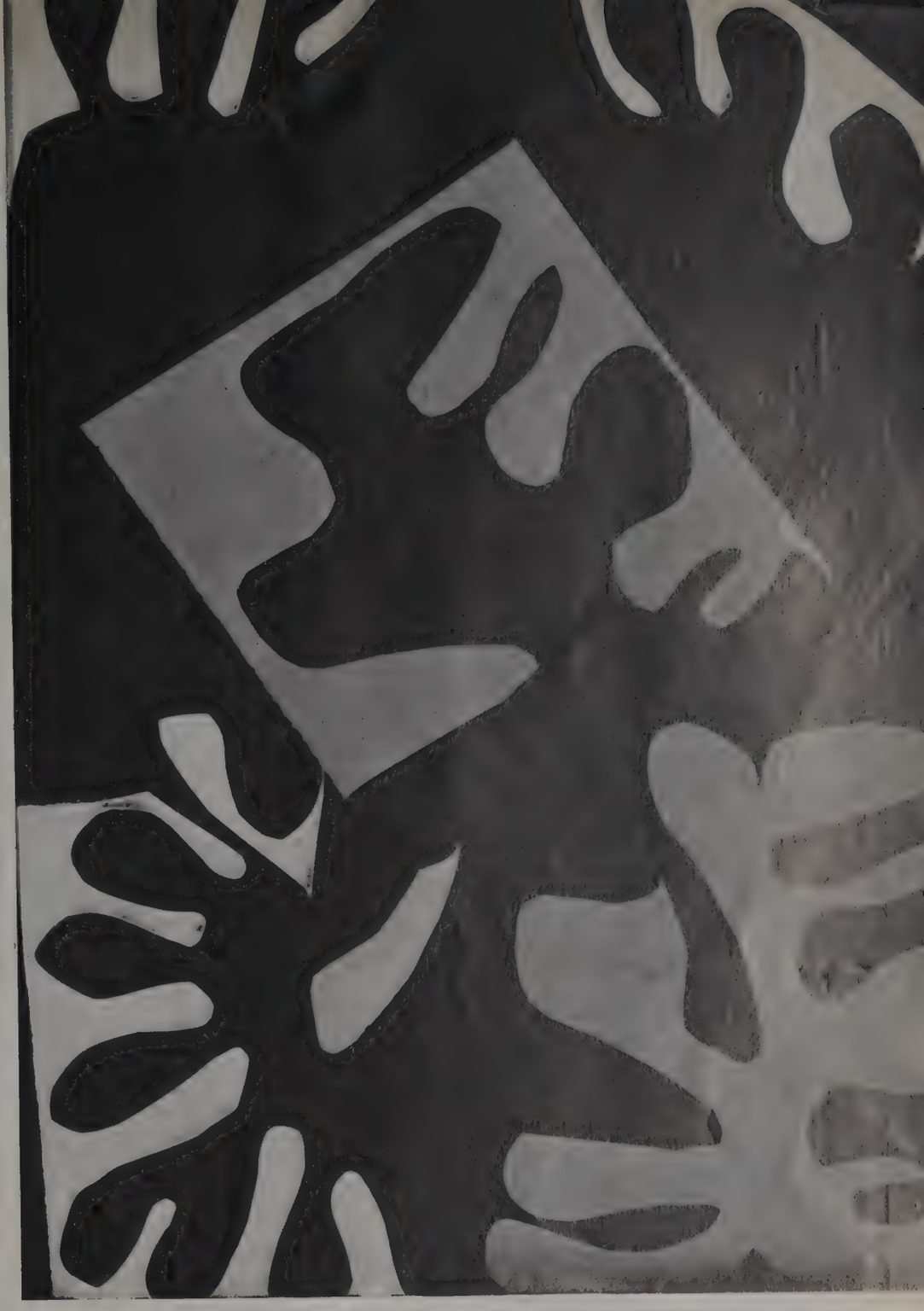


« Algue blanche sur fond orange et rouge. »



**Ci-dessus :** « Feuille noire sur fond rouge ».
**Ci-dessous :** « Arbre de neige ».





« Composition en noir et rouge ».

la fraîcheur, un besoin de simplicité première, d'aube et de commencement ont toujours agi sur la sensibilité de Matisse ; ce sont eux qui lui ont inspiré ses si neufs et si violents chefs-d'œuvre de l'époque fauve ; ce sont eux qui lui inspirent aujourd'hui ses caprices qui ont comme un air de famille avec les ornements des *paréos* gauguiniens.

JEAN CASSOU,
*conservateur en chef*
*du musée d'Art moderne.*

VOYEZ ces découpages qui semblent bouger sous le flux des couleurs, ces algues mouvantes, ces floraisons exquises, ces émaux translucides, ces figures ramenées à leur ligne essentielle, ces formes mangées d'un halo lumineux ; quand votre œil les aura longuement contemplés et qu'ensuite vous sortirez sur la berge, vous aurez l'émerveillement de rencontrer de vivants Matisse dans l'eau miroitante, les fleurs, les visages, les diaprures éparses sur la rive méditerranéenne. Tout chantera plus clair dans l'air épuré, auquel le vieux magicien aura restitué sa jeunesse première.

GEORGES SALLES,
*directeur des Musées de France.*

CES IMAGES AUX TIMBRES VIFS ET VIOLENTS SONT VENUES DE CRISTALLISATIONS DE SOUVENIRS DE CIRQUE, DE CONTES POPULAIRES OU DE VOYAGES.
Matisse : « Jazz » (pp. 141, 142).

# L'OPINION D'YVES GANDON

## SUR QUATRE PIÈCES EN UN ACTE ET « TREIZE A TABLE »

La pièce en un acte est un genre séduisant, mais il n'en faut point abuser. Son deuxième festival, donné à la Comédie-Wagram, a conduit les spectateurs bien au delà de minuit. C'était excessif. La destination essentielle des « courts métrages », au théâtre, reste le lever de rideau, qui complète un spectacle un peu court.

On n'en doit pas moins remercier Mireille Perrey et Maxime Fabert d'avoir prêté leur salle à ce deuxième festival. Le malheur des temps fait qu'une pièce en un acte ne peut plus guère être jouée qu'à la Comédie-Française, et le répertoire n'est pas indéfiniment élastique. Quant aux quatre œuvres présentées, elles sont de valeur inégale et de ton fort différent. *Aglaé,* d'André Ransan, fait un peu penser à une pièce du Théâtre Libre, touchée d'une pointe de vaudeville. Elle a été publiée dans le supplément littéraire et théâtral de *France-Illustration,* où nos lecteurs ont pu apprécier ses mérites. Georges Cusin, Raymond Girard et Luce Feyner l'interprètent dans un bon mouvement comique. *Le Collier de jade,* de Jean Sarment, nous ramène au temps où l'auteur de *la Couronne de carton* était un humoriste attendri, mais éloigné de la pleurnicherie. Il joue fort bien, épaulé par Marguerite Valmond, sa scène de dignité, puis sa scène d'ivresse. On les écoute tous deux dans une mélancolie agréable.

Le morceau important de la soirée était constitué par les débuts au théâtre de M. André Billy, avec *le Cahier bleu.* Les admirateurs de *l'Approbaniste* y retrouveront le thème central du livre. L'auteur l'a expliqué dans une avant-première. « Il s'agit de la lutte, dans l'âme d'un religieux jésuite, de la vie de renoncement et de la vie sensible. » A ce débat participent le Père de Maulny, héros du drame ; le Père Petrus, directeur de l'école ; l'élève Guillaume Feuvée et sa mère. Le problème est posé avec clarté à propos d'un cahier bleu où Feuvée a couché quelques pièces de vers de sa composition. Le Père Petrus s'inquiète des dispositions d'esprit de l'adolescent, telles que les révèle son inspiration poétique. Le Père de Maulny tentera de sauver son jeune pénitent. Ses efforts seront vains. Ce sujet sévère a été traité par André Billy avec une émouvante sobriété. Le dialogue, serré, soutient l'intérêt jusqu'à la chute du rideau. La preuve est désormais faite qu'un drame uniquement intérieur, une pure crise de conscience, allégée de toute anecdote, peut produire son effet sur le public. A ce succès ont participé Mme Germaine Delbat, MM. Louis Arbessier, Roger-Til et Yves Beck, tous à la hauteur de leurs rôles respectifs.

Je regrette de ne pouvoir parler comme je le voudrais de la quatrième pièce du festival, *les Joueurs,* de Nicolas Gogol, dans une adaptation d'Alexandre Pecker. La soirée était avancée quand le rideau se leva sur le joyeux Ikariof, interprété par Maxime Fabert, et une pesante somnolence commençait à s'emparer de moi. Ces batteurs de cartes m'ont cependant paru manquer un peu de véhémence, voire d'un certain délire nécessaire.

*Treize à table,* au théâtre des Capucines, est l'histoire d'une soirée de réveillon. La maîtresse de maison, superstitieuse, est terrifiée à la pensée que l'arrivée ou la carence de tel ou tel invité l'obligera à faire dresser une table de treize couverts. La pièce nous met au fait de ses angoisses plus ou moins burlesques. Il est arrivé à l'auteur, Marc-Gilbert Sauvajon, d'être mieux inspiré. On s'étonne que son honnête fantoche de héros, Antoine Villardier, ait pu, même à la suite d'une erreur, être un chef d'Etat sud-américain, et j'avoue n'avoir pas compris grand-chose aux explications de la demoiselle Koukousko, laquelle manie le browning et la bombe avec une curieuse désinvolture. Ces engins de mort, en fin de compte, sont heureusement inoffensifs, comme la pièce elle-même. On rit parfois, principalement grâce aux acteurs, qui vont de Maxime Fabert et de Robert Murzeau à Simone Renant et à Zita Perzel, sans oublier l'impétueuse et ravissante Nadine Alari. Mais il faut signaler à Marc-Gilbert Sauvajon qu'il se satisfait souvent à trop bon compte. Exemple : un médecin accoucheur est appelé au chevet d'une cliente. Réflexion d'une personne présente : « Un enfant le jour de Noël ! Elle se prend pour la Sainte Vierge ! » Indécence mise à part, c'est de l'esprit à la petite semaine.

# L'OPINION DE DENIS MARION

A dix-huit ans de distance, on ne saurait accuser *Viva Zapata* d'être succédané de *Viva Villa,* le seul film convenable que Jack Con ait réalisé de toute sa carrière et qui fut d'ailleurs plus apprécié Europe qu'aux Etats-Unis. Les deux œuvres n'ont d'ailleurs commun que le cadre historique des guerres révolutionnaires m caines de la deuxième décennie du siècle.

Le scénario est fondé sur une biographie romanesque du chef de p sans : *Zapata, l'invaincu,* due à l'écrivain américain Edgoumb Pichon, a défini son dessein en ces termes : « Arracher à la queue d'une mule elle pendit, sanglante, la tête d'un des plus grands hommes des te modernes. » L'adaptation et le dialogue sont dus à John Steinbeck, pour la seconde fois seulement accepte un travail de ce genre (la mière étant pour *Lifeboat,* d'Alfred Hitchcock, que nous n'avons touj pas vu en France) : à l'ordinaire, il se borne à laisser transposer d'autres à l'écran ses œuvres originales. Il n'a certainement pas consi cette tâche comme une besogne commerciale. Les deux premières sc d'amour (la rencontre à l'église et la visite de fiançailles) sont fort be Il a moins bien réussi dans l'analyse des conflits politiques. Ce qui n pas surprenant, car *En un combat douteux* et *les Raisins de la colère* (p ne pas parler des *Nuits noires,* qui ne correspondent nullement au vérit drame de l'occupation nazie) ne font passer leur idéologie, à la fois va et contradictoire, que par le prestige du style et le don de faire vivre principaux personnages.

En l'occurrence, il s'agissait d'un problème spécialement ardu p celui qui n'en a pas eu l'expérience personnelle : que devient le chef paysans incultes et exploités quand il cesse lui-même d'être un pa illettré et pauvre ? A tout le moins, *Viva Zapata* a le mérite de pose question ; qu'on ne s'attende pas à le voir la résoudre.

D'autre part, Elia Kazan, dont le chef-d'œuvre au cinéma reste *Boo*

# SUR « VIVA ZAPATA »

*ang*, a accentué encore sa tendance, déjà perceptible dans ses œuvres ineures, *le Lys de Brooklyn, Panique dans la rue, un Tramway nommé Désir*, à insister sur les valeurs purement plastiques de l'image : oppoition des noirs et des blancs, cadrages, équilibre des plans, etc. Ce qui ous vaut incontestablement d'admirables photographies. Ce qui — il faut ien le reconnaître — ne colle pas du tout avec le ton du récit, qui devrait lutôt être direct et fruste.

On m'objectera qu'Eisenstein lui-même a réussi cet alliage contradictoire lans *Potemkine* et *Tonnerre sur le Mexique* (pour autant qu'on puisse en uger, pour ce dernier, d'après un montage qui n'est pas le sien, mais qui e trahit beaucoup moins qu'on ne l'a prétendu). D'accord. Mais Elia Kazan, toute révérence due, n'est pas Eisenstein. Il en résulte que, dans a seconde moitié du film surtout, nous voyons se dérouler de remarquables prises de vues dont nous apprécions la beauté plastique, au lieu le nous intéresser à une histoire où pourtant les protagonistes et le peuple mexicain à la fois jouent leur vie.

Ces réserves faites, il est permis de louer la dernière séquence du guetapens : ce corps humain isolé au milieu d'une cour d'hacienda déserte et es dernières contractions d'agonie sous les rafales de balles. La délivrance du prisonnier par les paysans, qui, en petits paquets, finissent par ui faire un cortège impressionnant, est également remarquable. Est-ce que e me trompe en imaginant que cette séquence a pu être inspirée par l'admirable épilogue du film d'André Malraux, *Espoir ?*

Marlon Brando, jusqu'ici identifié avec son personnage d'*un Tramway nommé Désir*, accomplit à la fois une magnifique performance de comédien, qui justifie le prix que lui a décerné le Festival de Cannes, et ne s'identifie jamais à son personnage, à mes yeux du moins. Est-ce ma faute, parce que je n'arrive pas à croire à un paysan mexicain qui parlerait anglais — ou français dans la version doublée ? C'est possible.

# RENTRÉE DE BABILÉE A L'OPÉRA DANS « GISELLE »

CE ballet aux deux visages, réalité et songe... Ce ballet qui a plus d'un siècle et qui n'a cessé de hanter les plus grands danseurs. Ils n'attendent tous que le jour fabuleux où ils incarneront ces personnages inventés par Th. Gautier. Babilée a-t-il eu raison de vouloir débuter à l'Opéra dans « Giselle » ? N'était-ce pas folie ? rêve extravagant d'une trop grande jeunesse ?

Le premier acte fut une inquiétude... Babilée était encore Till Eulenspiegel, ardent, mais trop brusque, avec des déhanchements, des cassures, des déboîtés d'un style beaucoup trop moderne pour l'œuvre. Certes, il s'agit bien d'un prince déguisé en paysan ! Une gaucherie un peu brutale entre bien dans la pantomime. Mais Babilée substituait le déguisement au personnage, le masque au visage. Aucune noblesse trahissant le prince, aucune hauteur, même lorsque, sa supercherie découverte, il redevient lui-même... Que le mime, ici, nuise au drame, ce n'est que trop certain. Et puis, Babilée — qui n'avait répété que la veille sur le plateau — ne savait pas marcher ni occuper ce trop grand espace. Ce n'est qu'en bondissant qu'il retrouvait son aisance et sa grâce...

Heureusement, il y eut le deuxième acte, et il fut d'une grande beauté. Babilée y fut un prince romantique (forçant les portes de la mort) d'une étincelante pureté. Non seulement sa technique est sûre, mais son style est personnel et son pouvoir d'expression, véritable. Comme les danseurs de race, comme Lifar, il a le sens exact du geste, premier langage. Il le dénude, le clarifie et le prolonge. Certaine façon de rejeter la tête en arrière, de déployer les bras avec un léger retard sur le bond étire les lignes tracées dans l'air, exactement comme un archet de violoniste étire un son... Il est sobre bien que brillant, silencieux bien qu'expressif, fervent, grave, concentré. Sa variation devant les Willies coupe le souffle.

Que dire de Daydé, sinon qu'on lui a rendu un bien mauvais service en lui confiant le rôle de Giselle. Elle n'a aucune des qualités requises. Ni la puissance d'émotion dans le réalisme ni la technique et la pureté de style dans le rêve. La scène de la folie, si importante, ressemble à une crise de nerfs, regard fixe, minauderies, style étriqué. Liane Daydé est absente, elle ne ressent pas ou bien n'a pas encore les moyens d'exprimer ce qu'elle ressent... Je l'ignore. On l'oublie pour ne voir que son partenaire... Un certain laisser-aller dans le corps de ballet (manque de répétitions sans doute) nuit aussi à cette œuvre où l'amour, comme la soif, rend fou...

Martine CADIEU.

A l'Opéra, un nouveau couple, Jean Babilée-Liane Daydé, dans le vieux ballet romantique « Giselle », classique de la danse.

# EN PARLANT AVEC JEAN BABILÉE

Au bar des « Deux-Théâtres » encore tout vibrant de souvenirs des Ballets des Champs-Elysées. Babilée mord dans un sandwich. Il est 6 heures, il a répété toute la journée. Il n'a pas encore déjeuné.

Babilée avait quitté l'Opéra en 1945, alors qu'il n'était que second quadrille. Il y revient comme danseur étoile...

« Lorsque j'ai signé mon engagement, je vous assure, j'avais un nœud dans la gorge... Je me sentais prisonnier. J'ai toujours travaillé sans contrat, vous comprenez...

— Comment retrouvez-vous l'Opéra ?

— Gigantesque, lourd, étrange... Quarante salles de répétitions, cent pianistes... et l'on ne répète guère !

— Est-ce vous qui avez choisi de débuter dans *Giselle* ?

— J'en avais exprimé le désir ; il y a longtemps que je voulais danser ce ballet. J'ai appris, il y a seulement une semaine — par des bruits de coulisses — que je devais danser le 28. Personne ne m'en avait averti !

— Avez-vous vu beaucoup d'interprétations de *Giselle* ?

— Celle de Iousskevitch, de Lifar, d'Eglevsky, de Dolin. Le London's Festival Ballet me semble en donner la version la plus lisible, la plus fidèle. C'est un ballet sujet à tant de déformations...

— Que dansez-vous après *Giselle* ?

— *Le Spectre de la rose... Schéhérazade...*

— Quels rôles préférez-vous ?

— Je ne sais. Peut-être celui du Jeune Homme dans *le Jeune Homme et la Mort*. Il en est un que je déteste : c'est justement celui du Spectre de la rose...

— Lorsque vous interprétez un rôle, pensez-vous aux chorégraphies que vous ferez plus tard ? Vous servez-vous de votre travail de danseur pour nourrir « l'autre » en vous : le chorégraphe ?

— Non. Je suis toujours tout entièrement présent à ce que je fais. Je ne pense pas à l'avenir.

— Notez-vous les chorégraphies que vous voyez, les interprétations diverses, les rencontres avec les troupes étrangères ?

— Non. Je devrais le faire.

— Avez-vous beaucoup de projets de chorégraphies ?

— On a toujours des idées plein la tête. Ce qui est difficile, c'est de les réaliser. Si j'avais une compagnie...

— Travaillez-vous beaucoup ?

— Oui, mais de façon très irrégulière. Je suis capable de travailler un jour entier et la moitié de la nuit, et de dormir comme un loir le lendemain... Je n'ai pas de « journée type. »

Babilée rit. Un visage de gosse, avec des yeux profonds, graves.

« Quels sont vos goûts en musique ?

— Ils sont vastes. J'aime Bach... Ravel... J'aime LA musique.

— Et en littérature ?

— J'aime les livres qu'on achète dans les gares, j'aime Baudelaire, Mallarmé...

— Pensez-vous que tous les arts s'interpénètrent dans la danse et que pensez-vous de l'évolution de celle-ci ?

— Je considère la danse comme un arbre généalogique. Il y a beaucoup de branches. La danse espagnole en est une, la danse hindoue une autre, etc. Cela pousse, grandit, se croise de façon complexe... Et c'est toujours la même plante.

— A qui vont vos admirations parmi les créateurs modernes ?

— A Balanchine... Robbins...

— Vous êtes entré à l'Opéra pour régler la chorégraphie d'un nouveau ballet ?

— Oui. Mais je ne peux encore en parler.

— Que pensez-vous du nombre croissant des balletomanes ?

— Le public a été sevré durant la guerre. Cela explique ces ruées vers les spectacles de danse.

— Y a-t-il, selon vous, un besoin réel de s'évader ou un snobisme ?

— Les deux. Mais, de toute façon, cela me paraît assez superficiel. Il y a peu de passionnés véritables, souhaitant aller au fond des choses.

— Avez-vous le trac avant cette première à l'Opéra ?

— Je n'ai pas dansé à Paris depuis trois ans... et débuter dans *Giselle* est chose grave... Mais le plateau de l'Opéra est si beau... »

Babilée, ami des routes, insatisfait, avide de liberté et de grand large, rêve à ce nouveau départ...

M. C.

# DON CAMILLO PRÉPARE SA RENTRÉE..

PAR MARCEL IDZKOWSKI

En compartiment de chemin de fer. Le sourire un peu las d'un brav curé de campagne. Ces images sont restées gravées dans nc mémoires : Fernandel-Don Camillo, désavoué par son évêque, quit son village, ses ouailles et son meilleur ennemi, Peppone. Don Camil est parti pour l'exil ! Cette scène finale du film de Julien Duvivie *le Petit Monde de Don Camillo*, a été tournée il y a un peu plus d'un a mais devant le succès foudroyant remporté par cette production à trave le monde, Don Camillo ne pouvait se complaire en exil.

Julien Duvivier décida donc de réaliser *le Retour de Don Camillo*. Av son ami René Barjavel il adapta de nouvelles aventures imaginées p Guareschi, et c'est ainsi que Fernandel-Don Camillo et Gino Cervi-Peppor viennent de se retrouver dans les studios de Rome.

« L'action, nous dit Julien Duvivier, commence à la minute précise où elle finissait dans *le Petit Monde*. Don Camillo arrivera dans sa no velle paroisse de Montanera, mais une première déception l'attend. I Christ ne lui parle plus. Il ira rechercher la croix dans sa vieille église c'est encore Peppone qui l'aidera à la transporter...

» Chez Peppone, tout va mal, l'inondation menace, il faut construire d digues, et bientôt tous les habitants et même Peppone viendront suppli Don Camillo de revenir.

» Don Camillo est de retour, mais Peppone ne désarme pas. Le mat recommencera entre ces deux farouches adversaires qui se querellent autar qu'ils s'apprécient. Mais l'heure n'est plus aux discussions, le village e inondé, l'eau est dans l'église, tout le monde s'enfuit, mais Don Camil (que n'a pas quitté Peppone) prie pour une plus juste compréhension ent les hommes. »

Si cette fin de film est empreinte d'une noble gravité, il n'empêche q *le Retour de Don Camillo* comprend aussi de nombreux gags.

« Depuis que je suis à Rome, raconte Fernandel, j'ai connu des joi profondes. J'ai été accueilli au Vatican par S. S. Pie XII et quelques jou après... je recevais la croix de la Légion d'honneur !

» Et celle-ci est moins lourde à porter que celle que je traîne par u jour d'hiver sur des routes neigeuses.

— Tu ne vas pas raconter le film, remarque Julien Duvivier.

— Je me tais, réplique Fernandel, mais c'est pénible pour un Marseillai même s'il est né à Aubagne. »

Don Camillo retrouve sa chaire et ses paroissiens, pour un nouveau fil

**PAR SUITE D'UN ACCIDENT MATÉRIEL, NOUS N'AVONS PU FAIRE PARAITRE DANS NOTRE NUMÉRO DU 7 FÉVRIER LA PREMIÈRE PARTIE DE NOTRE SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE « LE PROCÈS DU GÉNÉRAL BOULANGER », PAR GEORGES CAHEN-SALVADOR. NOUS NOUS EN EXCUSONS TRÈS VIVEMENT AUPRÈS DE NOS LECTEURS, QUI TROUVERONT RÉUNIES DANS LE PRÉSENT NUMÉRO LES DEUX PARTIES DE CE SUPPLÉMENT**

# LA PAROLE EST AUX ASTRES

PAR MARGUERITE JUIN

**Semaine du 16 au 23 février 1953**

SEMAINE divisée comme par une croix. Il y aura les victimes (Bélier, Balance, Cancer, Capricorne). Il y aura les privilégiés (Gémeaux, Vierge, Sagittaire, Poissons).

La semaine est dominée par un curieux mélange de ruptures, d'accordailles, d'accidents, de brusques réussites. Que ce soit joies ou peines, beaucoup de prudence est nécessaire.

Dans les derniers jours de la semaine, jeudi exactement, le Soleil entre dans le signe des Poissons, douzième signe du Zodiaque.

Tous les natifs des Poissons sont diplomates et ont grand besoin d'affection. Ils sont impressionnables ; tendance naturelle à l'inquiétude, à l'excès d'imagination. Souvent trop de générosité. Silencieux et quelquefois... sournois. Tempérament particulièrement nerveux.

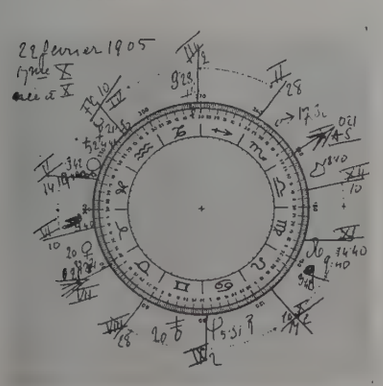
Les Cancer, Scorpion, Vierge sont d'heureuse entente avec les Poissons.

Les enfants du signe des Poissons sont bons et sympathiques, doux ; malheureusement trop gourmands, il faut beaucoup y veiller; adultes, ils paieraient ces excès d'une santé délabrée. Se méfier aussi pour eux des exercices violents, qui leur sont nuisibles.

## RÉPERCUSSIONS DES SIGNES PLANÉTAIRES SELON LE DESTIN POUR LES PERSONNES NÉES ENTRE LE :

| | |
|---|---|
| **21** Mars et le **20** Avril | Ce premier jour de la semaine apporte quelque chose de violent et peut-être d'heureux pour le 1er décan. Pour les 2e et 3e décans, une rupture, un ennui et ce sera grave. |
| **20** Avril et le **21** Mai | Satisfaction, joie, même bonheur. |
| **21** Mai et le **21** Juin | Grandes satisfactions morales, artistiques ; pas de dépenses exagérées. |
| **21** Juin et le **22** Juillet | Drames, ruptures, difficultés. |
| **22** Juillet et le **23** Août | Les ennuis continuent, ils s'atténuent pour les natifs ayant un heureux Saturne. |
| **23** Août et le **23** Septembre | Le porte-monnaie ne se remplit pas assez. |
| **23** Sept. et le **24** Octobre | Cette semaine peut être pénible, surtout pour le 3e décan. |
| **24** Oct. et le **23** Novembre | Blessures d'amour-propre qui peuvent amener bien des ruptures dans tous les domaines. |
| **23** Novem. et le **22** Décem. | Bien des ennuis peuvent s'arranger. Les sentiments sont comblés. Ne faites pas tant de dépenses superflues. |
| **22** Décem. et le **22** Janvier | Difficultés sur tous les plans. |
| **22** Janv. et le **20** Février | Doux rayonnement ; beaucoup de sagesse ; heureuses décisions pour les tout derniers degrés du 3e décan et du 1er décan. |
| **20** Février et le **21** Mars | Brusquement la situation peut être très favorisée. Joie monétaire pour le 1er et 2e décans. |

## THÈME ASTRAL DE Mme X..., née le 22 février 1905, à...



TOUTE votre vie, madame, s'est déroulée sur la route qui n'est pas le chemin que votre nature aurait voulu suivre. Mais le destin vous a mise là, et votre esprit, si attaché à votre devoir, à l'affection des autres, vous a fait suivre la route tracée.

Le foyer est votre préoccupation première. Que de difficultés il y a eues dans ce foyer ! que d'ennuis ! que d'efforts pour en garder la façade ! Votre personnalité, d'abord énergique, vous a fait prendre une place de premier plan dans votre cercle, et cette autorité a dépassé votre entourage et a soutenu votre situation, dont vous êtes justement fière. Vous avez su établir votre vie sur une réussite de stabilité, d'ordre, de justice, de bonté.

Je ne dis pas qu'un sens artistique (la musique) n'aurait pu vous attirer sur un tout autre chemin (voilà le duel intime), où vous auriez connu bien d'autres bonheurs que vous ignorez.

Des événements pénibles vous ont touchée particulièrement en 1947, 1948, 1949 et début 1950. Ces années forment une barrière dans votre vie. Des questions de santé pour vous ou pour un enfant. Des questions pécuniaires exagérées qui ont entraîné assez loin un personnage de votre entourage immédiat. Vous avez souffert d'événements cachés dans l'ombre, qui vous ont profondément touchée, blessée, cela dans vos relations, vos amis. Un héritage a pu être cause d'un procès.

Vous regrettez de ne pas faire de grands voyages.

Votre deuxième partie de vie sera solitaire ; vous n'en souffrirez pas.

Votre révolution solaire est malheureusement blessée le 22 février 1953 par une conjonction Vénus sur votre Vénus natale, et votre opposition natale à la Lune est très malheureusement renforcée par le passage très lent de Neptune, et Saturne est en opposition de Jupiter.

Vivez cette année sur la pointe des pieds ; le moins de décisions possible. Que votre Mars, qui envoie un très heureux trigone à Mercure, vous soutienne dans les luttes très grandes que vous aurez à soutenir dans l'année.

Vous aurez le dessus ; Uranus est pour vous et va justement au trigone de votre Mars ; votre courage et votre grande énergie vont faire merveille.

Prenez mille précautions pour votre santé : 22, 23, 24, 25, 26, 27 février 1953. Attention. Du 15 au 22 avril et du 18 mai à fin mai, événements inattendus.

## LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

### LA TROISIÈME RÉPUBLIQUE :

Albéric Neton, *Delcassé* (1 volume, 582 pages).

Publié par l'Académie diplomatique internationale, ce livre nous apporte une documentation de première main, son auteur, ministre plénipotentiaire, ayant vécu dans l'intimité de Théophile Delcassé, dont on commémorait tout récemment le centenaire de la naissance.

Ce fut sans doute en France le dernier des ministres des Affaires étrangères qui s'inspira d'un « système », au sens classique du mot.

Système qui nous paraît aujourd'hui un chef-d'œuvre de logique, mais qui était, en son temps, d'une remarquable hardiesse.

Il reposait sur une conception de l'équilibre européen où l'expansionnisme pangermanique aurait été contrebalancé par une entente périphérique englobant la France, la Grande-Bretagne, l'Italie et la Russie.

Pour mesurer l'effort qu'exigea la réalisation de cette politique, il faut se rappeler qu'au moment où Delcassé prit la direction de la diplomatie française, en juillet 1898, les rapports entre Paris et Londres étaient compromis par l'affaire de Fachoda, l'Italie s'était engagée avec Crispi dans la Triple Alliance, la Russie tournait ses regards vers l'Asie.

Delcassé accomplit une œuvre de patience, de réalisme et d'esprit de suite en tirant de cette situation une construction diplomatique dont l'épreuve du temps devait révéler la prévoyance et la solidité.

Peu d'hommes d'Etat ont eu, au même degré que Delcassé, le sens de l'intérêt national et l'intuition des événements qui allaient, après lui, bouleverser l'équilibre européen.

Cependant il ne connut jamais la popularité. Il ne fit d'ailleurs rien pour la rechercher. Son rôle terminé, il s'est enfermé dans le silence, avec la calme certitude que la postérité soustrairait sa mémoire à la prescription.

Le livre de M. Neton est à la fois un témoignage de piété et de vérité ; il fait justice des légendes hasardeuses et des erreurs ; il nous restitue, sous la plume d'un historien scrupuleux et averti, la figure d'un des plus grands serviteurs de la France.

### LA DYNASTIE ANGLAISE :

Alfred Leroy, *Elizabeth II et la Famille royale anglaise* (Julliard, 236 pages).

L'aurore d'un règne, l'ambiance familiale et la jeunesse d'une reine préparée à son « métier » par un père qui fut un modèle de dignité et une mère dont la popularité fut le juste tribut rendu à ses mérites.

Cette reine connaît admirablement la culture française, cite Villon, du Bellay, Ronsard, Malherbe, Lamartine ou Hugo ; elle s'exprime dans notre langue avec une maîtrise parfaite.

On lira comme un roman ce nouveau livre d'Alfred Leroy.

Il évoque ici le cadre dans lequel s'est déroulé l'enfance de la souveraine, son rôle pendant la guerre, son mariage d'amour avec le duc d'Edimbourg, son existence dans la « maison du bonheur », Clarence House, qu'elle quitta avec regret pour Buckingham Palace.

Il décrit ce que sera le cérémonial douze fois centenaire de la fête du couronnement.

Le loyalisme que manifestent avec une touchante expansivité les Britanniques à l'égard de la jeune reine est, à l'époque où nous vivons, le fait d'un grand peuple aussi attaché au prestige de la couronne qu'à ses propres traditions.

Lors de l'inauguration, au musée Galliera, de l'exposition évoquant la vie britannique à Paris, Elizabeth prononça des paroles que l'auteur se plaît à rappeler : « Il faut que nos deux peuples puissent mettre en commun les dons et les vertus qui sont leur héritage.

» Leur richesse est incomparable, dès lors qu'elle se mesure en idées, en sagesse et en expérience.

» Tous les hommes, les Anglais comme les autres, ont beaucoup à apprendre des Français ; je souhaite que nous soyons en mesure de leur offrir quelque chose en échange. »

On lira ces pages avec autant d'intérêt que de profit : elles éclairent le sens spirituel et la portée politique d'un règne qui s'ouvre sous les auspices de l'enthousiasme et de la confiance d'un peuple pour lequel « Sa très excellente Majesté Elizabeth II » personnifie la grandeur et le rayonnement de l'Empire.

ALBERT MOUSSET.

## LÉGION D'HONNEUR

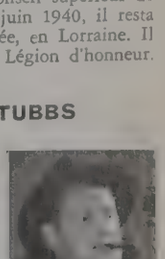
NOUS avons relevé avec plaisir dans la promotion du ministère des Etats associés la nomination au grade de chevalier de la Légion d'honneur (titres exceptionnels) de M. Jean Dannaud, directeur des services français d'information en Indochine. Nos félicitations.

## NÉCROLOGIE

### LE GÉNÉRAL RÉQUIN

LE général Réquin, mort le 2 février, était âgé de soixante-treize ans. Membre de l'état-major de Foch pendant la première guerre mondiale, il avait reçu en 1935 rang et prérogatives de commandant de corps d'armée. La guerre de 1939 le trouva membre du Conseil supérieur de la guerre ; jusqu'au 14 juin 1940, il resta à la tête de la IVe armée, en Lorraine. Il était commandeur de la Légion d'honneur.

### WILLIAM TUBBS



AVEC William Tubbs, qui vient de mourir, disparaît un excellent acteur de cinéma, que les spectateurs des salles obscures ont fréquemment pu apprécier. Notre photographie le montre dans un de ses derniers films, *le Salaire de la peur*. Il y tenait un de ces rôles de composition où il déployait habituellement le meilleur de son talent.

## NOUVELLES RELIGIEUSES

### La grande traversée de trois dominicaines.

CES trois religieuses qui, venant des U. S. A., sont arrivées à Rome par le strato-clipper de la Pan American Airways, vont assister au Chapitre général qui se réunit tous les six ans dans la capitale de la chrétienté. Elles ont quitté pour la première fois leur couvent, où elles vivaient respectivement depuis 1916, 1921 et 1941, pour participer à ce chapitre. Aux journalistes qui les interrogeaient elles ont déclaré qu'elles revoyaient sans émotion aucune ce monde qu'elles ont quitté depuis si longtemps.

### Les journalistes fêtent leur patron.

SAINT FRANÇOIS DE SALES est le patron des journalistes. A Paris, sa fête (le 29 janvier) a été l'occasion d'une réunion corporative qu'ont organisée l'Association française des journalistes catholiques et l'Association des informateurs religieux. Au cours de la messe, célébrée en l'église dédiée au saint et qui fut dite par le R. P. Gabel, rédacteur en chef de la Croix, Mgr Loutil (qui est, sous le pseudonyme de Pierre l'Ermite, le doyen des journalistes) prit la parole.

Au banquet qui suivit, S. Em. le cardinal Feltin, archevêque de Paris, rappela en quelques mots heureux les devoirs du journaliste. « Révéler et défendre la vérité, la morale, la justice, tel est votre noble métier.

» Savoir regarder, savoir juger, faire la hiérarchie des valeurs. Voilà, ajouta-t-il, un programme qui n'est pas toujours réalisé.

» Aux informateurs catholiques comme à ceux qui ne le sont pas nous demandons simplement, mais totalement, la sincérité, la fidélité au vrai », conclut Son Eminence.

### Le nouvel évêque de Haïphong.

S. S. Pie XII vient de nommer évêque de Haïphong un prêtre vietnamien, le R. P. dominicain Joseph Dai. Le nouvel évêque, qui fit ses études d'abord en France, au Saulchoir, puis à Hong-Kong, a exercé son ministère aux Philippines, au Tonkin et enfin à Hong-Kong. C'est de là qu'il va rejoindre son évêché. Celui-ci compte 130.000 catholiques sur 2 millions d'habitants.

## LA SEMAINE HIPPIQUE

### La fête mondiale du cheval.

LE programme de « la Fête mondiale du cheval », qui aura lieu à Paris, sur le stade du Parc des Princes, entre le 13 et le 20 juin, vient d'être définitivement mis au point. F. F. S. E., S. H. F., J. P. se sont réunis pour faire de cette semaine, placée sous la présidence d'honneur de M. Vincent Auriol, une manifestation qui égalera en importance les grandes journées hippiques d'Helsinki.

Les épreuves comporteront deux sortes de « tests » : un International classique et un championnat du monde de saut d'obstacles.

La formule du championnat est entièrement nouvelle. Chaque nation pourra engager deux cavaliers montant chacun deux chevaux. Après des épreuves qualificatives, échelonnées au cours du tournoi, il restera quatre cavaliers en finale le 20 juin en soirée. Chacun d'eux devra monter, en plus de son propre jumper, les trois sauteurs de ses concurrents. Le champion du monde sera celui qui totalisera le moins de points dans les quatre parcours.

Le terrain sera élastique et ferme ; de belles lignes pour marcher fort, pas de formule étriquée.

Offrir ses propres armes à l'adversaire et cela avec réciprocité, n'est-ce pas une preuve de chevalerie ? Nul doute que ce championnat, où les leaders des grandes nations engageront leur réputation hippique, ne soit l'Event n° 1 de la Saison de Paris 1953.

TRE-HARDY.

### LE CENTENAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES MÉDECINS DES PAUVRES

LE docteur Couinaud, secrétaire d'Etat à la Santé publique, entouré de nombreuses personnalités, dont le docteur Leclainche, directeur général de l'Assistance publique, a présidé un banquet auquel assistaient cent trente médecins de la capitale, et qui était donné pour célébrer le centenaire de la Société des médecins des bureaux de bienfaisance. Le docteur Siméon Langlois, président de la Société, dont les vice-présidents sont les docteurs Vallée, Besson, Baldy, et le secrétaire général, le docteur Pinoteau, évoqua d'émouvante manière la vie du médecin des pauvres.

Le secrétaire d'Etat rendit ensuite un vibrant hommage au dévouement généreux et à la modestie des praticiens de l'Assistance publique, modernes « Monsieur Vincent », dont l'activité est souvent un apostolat exercé dans des conditions parfois très difficiles. Ils poursuivent magnifiquement une œuvre commencée à l'aube du Second Empire. — T. S. I.

## LE CLUB DES CENT A DÉJEUNÉ A « LA TOUR D'ARGENT »

# A TRAVERS LES EXPOSITIONS

### L'amour de la nature et de l'exotisme.

L'AMOUR de la nature fait s'agenouiller Fréset devant l'abondante flore qui s'y épanouit, et sa main traduit en une riche peinture l'émerveillement de ses yeux (Galerie Chardin). A la même Galerie, Paul Mascart expose des œuvres peintes à la Martinique. Très belles toiles, dont les qualités picturales se joignent à l'attrait de ce magnifique pays. Il a su composer habilement la grande toile qui lui fut commandée par la préfecture de Fort-de-France, **la Coupe des cannes à sucre** ; elle évoque la richesse des récoltes sous d'autres cieux et la joie universelle des moissons. Art simple et solide.

Maurice SERULLAZ.

### Les peintres témoins de leur temps.

POUR célébrer « le Dimanche » ne croyons pas que l'on ait fait appel à des peintres du dimanche. Ce sont nos meilleurs peintres professionnels qui ont été conviés par M. Kischka à célébrer les loisirs (il y a deux ans, c'était le travail) dans les salles du musée de l'avenue de New-York. L'idée générale est d'intéresser l'artiste à la vie de son époque, à ne pas se contenter de la formule courante : paysage, nu, nature morte.

Comment nos peintres ont réagi devant le large sujet imposé, comment ils témoignent de leurs préoccupations personnelles, comment certains ont un peu triché, c'est pour s'en rendre compte qu'il faut aller visiter cette exposition.

Pour voir de bonnes peintures aussi : il y a là Carzou et Buffet, Pignon, Fougeron, Brianchon, Chapelain-Midy, Alix, Van Dongen, Bezombes, Aujame, Malvaux, Metzingen, Foujita et bien d'autres. Lefranc et Bauchaut sont peut-être les seuls à donner le pittoresque et minutieux accent populaire. Tout semble s'animer au rythme d'un ancien panneau, étonnant d'alacrité, de Dufy, qui célèbre la musique symphonique.

Un très important catalogue réunit des textes de Cassou, Cogniat, Mondor, Calet, Chamson, J.-P. Sartre, Cendrars, Maurice Garçon, qui célèbrent le dimanche chacun à sa façon.

B. CH.

## L'AMIRAL MOUNTBATTEN EN VISITE EN TURQUIE

LES visites des grands chefs de l'O. T. A. N. continuent à se succéder en Turquie depuis l'adhésion de ce pays au groupement atlantique et son rattachement au S. H. A. P. E. C'est ainsi que l'amiral Mountbatten s'est rendu récemment à Ankara. L'amiral, après avoir pris contact avec les gouvernants turcs et les grands chefs de l'armée, est parti pour Izmir. Il y a visité la base navale et y a pris contact avec le général américain Wymans, commandant les forces terrestres du secteur sud-est européen.

De g. à dr. : l'amiral Mountbatten, M. Djelal Bayar, président de la République turque, M. Zéfi Kourtbek, ministre de la Défense nationale, M. Knox-Helm, ambassadeur de Grande-Bretagne.

## LES LIGNES AÉRIENNES DE L'UNION FRANÇAISE

L'UNION Aéromaritime de Transport va mettre en service des quadrimoteurs légers de Havilland « Heron ». Le premier des trois appareils commandés par la compagnie est arrivé récemment au Bourget. Ces avions assureront des liaisons locales à l'intérieur de l'Union française.

## COURRIER MUSICAL

### En bavardant avec Marcel Landowski.

**SUR le plateau des Champs-Elysées, où l'on répète « le Rire de Nils Halérius », je saisis, au passage, Marcel Landowski, Léone Mail règle la chorégraphie. Dans la fosse, les duettistes Jacqueline Pottier et Françoise Landowski, épouse et sœur du musicien, exécutent au piano la réduction d'une partition difficile, que Francis Cébron, chef d'orchestre sans orchestre, chantant à pleine voix, dirige à vide.**

**« L'accueil fait à « Nils Halérius » à Mulhouse et à Vichy vous laisse, cher Marcel Landowski, grand espoir pour celui que vous attendez de Paris, où le théâtre des Champs-Elysées réserve à ce grand ouvrage, dont vous avez écrit le livret avec Gérard Caillet, cinq représentations exceptionnelles. Le sujet met en scène un vieux sceptique et remue l'éternel problème du doute et de la foi. Il se déroule sur les plans distincts de l'action dramatique, de la danse et des mystères célestes. Quant au langage musical...**

— Le théâtre chanté a toujours été pour moi la forme d'expression musicale la plus complète et la plus chargée d'émotion, parce que la musique, le sentiment dramatique et le verbe y sont absolument confondus au service d'une idée et d'un mythe...

**— De là, nécessité absolue, pour vous, d'une « idée ». C'est, en somme, le sujet de votre ouvrage qui a engendré sa musique. Et vous avez choisi un sujet qui plonge aussi bien dans autrefois que dans le futur et dans aujourd'hui.**

— Ce problème, ce drame si essentiellement actuels, si terriblement nôtres sont ceux de mon personnage. J'ai voulu n'offrir aucune solution au rêve métaphysique, exprimer que rien ne commence et ne finit jamais. Je me suis avant tout attaché à servir le verbe, la situation, à souligner les états de conscience de Nils Halérius.

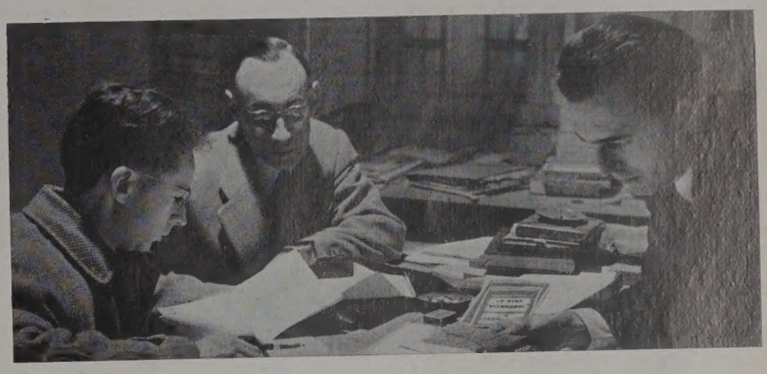
**— Vous avez trouvé, je crois, pour monter votre ouvrage, des concours inappréciables ?**

— Je ne dirai jamais assez combien la quadruple collaboration qui m'est offerte m'a ouvert de possibilités : la Radiodiffusion française, avec l'Orchestre radio-lyrique et la Chorale Couverné ; un de nos grands théâtres de province, celui de Mulhouse ; une vaste scène : celle des Champs-Elysées ; un appui officiel : celui de la direction générale des Arts et Lettres. Mais, à ces concours précieux, dont tous les auditeurs de France auront, le témoignage, puisque le spectacle sera radiodiffusé, s'ajoute l'inappréciable dévouement des deux animateurs de l'ensemble lyrique de Paris, Jean de Rigault et Pierre Chouvy.

**— Je sais tout ce qu'ils ont fait pour une « vie neuve » du théâtre lyrique en France ; et je sais, en particulier, ce qu'ils font pour vous dans ce vaste effort.**

**Rigault et Chouvy, de leur côté, soulignent les dévouements d'une troupe — qui n'en est pas encore une, puisqu'on fait appel, par exemple, à Xavier Depraz, prêté par notre Opéra national, et à la danseuse Jusanova, détachée de la Scala de Milan.**

LILA MAURICE-AMOUR.



De g. à d. : Marcel Landowski, Pierre Chouvy et Jean de Rigault.


## LES SPECTACLES

ATELIER
LA TÊTE DES AUTRES

TH. des VARIÉTÉS
JANE SOURZA
et
MARGUERITE PIERRY
PIERRE STEPHEN
et
ROBERT PIZANI
J'Y SUIS... J'Y RESTE!

CASINO DE PARIS
UNE REVUE DU TONNERRE
Radieux éclair dans le ciel de Paris
avec JUNE RICHMOND

— Henri VARNA est un dieu dans le genre de JUPITER. Il brandit la foudre dans sa droite souveraine, et, d'un geste puissant, il la lance à toute volée sur les mortels que nous sommes. Qu'en résulte-t-il ? Un coup de tonnerre. Et quel coup, ô mes frères ! Un coup lumineux, retentissant, profond qui se prolonge dans le ciel et se répercute aux quatre coins du monde.

— La vedette de la revue, JUNE RICHMOND. Une vedette de poids, à la fois par le volume et le talent.

SAMEDI-SOIR
L'HEBDOMADAIRE DE CLASSE

CALENDRIER DES CONCERTS

GAVEAU
Mardi 24 Février
21 h. (Kiesgende Valmalète)
Société Philharmonique de Paris
Kijoko TANAKA
Beethoven, Schumann, Chopin

Comité de Direction :
Président : Vincent DELPUECH.
Directeur : G. CAHEN-SALVADOR.
Administrateur : S.-M. QUILICI.

# FRANCE-ILLUSTRATION MONDE ILLUSTRÉ

13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
GEORGES OUDARD
Fondateur.

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

## TARIFS D'ABONNEMENT

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

### FRANCE ET UNION FRANÇAISE

| | ABONNEMENT N°1 | ABONNEMENT N°2 | ABONNEMENT N°3 |
|---|---|---|---|
| Un an... | 4.700 | 6.000 | 7.000 |
| 6 mois... | 2.400 | 3.100 | 3.600 |

### ÉTRANGER

| | ABONNEMENT N°1 | ABONNEMENT N°2 | ABONNEMENT N°3 |
|---|---|---|---|
| Un an... | 5.700 | 7.250 | 8.600 |
| 6 mois... | 2.900 | 3.725 | 4.400 |

**L'abonnement n° 1** donne droit à **49** numéros de **52** pages. Ce tirage comprend chaque semaine les mêmes pièces ou les mêmes romans que ceux édités dans notre Supplément théâtral et littéraire. **L'abonnement n° 2** est composé de **49** numéros de **44** pages (nouvelles, reportages, études) et, en outre, de **3** numéros spéciaux : **Noël, Printemps, Salon de l'Automobile. L'abonnement n° 3** comprend **49** numéros de **44** pages (informations, études, reportages), ainsi que **3** numéros spéciaux : **Noël, Printemps, Salon de l'Automobile** et également **24** numéros de notre Supplément théâtral et littéraire.

★

Le supplément théâtral et littéraire, en fascicule séparé, réservé aux seuls abonnés, paraît avec le 1er et le 3e numéro de chaque mois.

★

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

## LA FOIRE DE LA SARRE

LA IVe Foire internationale de la Sarre se tiendra cette année à Sarrebruck du 24 avril au 3 mai. C'est une foire d'échantillons, qui offre aux acheteurs un riche assortiment de marchandises, principalement des articles de caractère technique. Elle a reçu au cours des trois dernières années 850.000 visiteurs, et ses dirigeants espèrent que le succès de 1953, sur un terrain qui s'est agrandi de 10.000 mètres carrés, sera encore plus grand.

Renseignements à Sarrebruck, à la direction de l'Office de la Foire, et à Paris, 48, rue de la Bienfaisance (Lab. 14-18).

## A LA CHAMBRE SYNDICALE MÉDITERRANÉENNE DE LA PUBLICITÉ

LE 1er février se sont réunis, à Marseille, les publicitaires méditerranéens pour la première assemblée générale régionale de leur profession.

Dans un bref exposé, M. François Vié, secrétaire régional de la Fédération française de publicité, a indiqué l'importance d'un effort collectif en faveur de la publicité méditerranéenne et a manifesté le désir que tous les publicitaires de la région se groupent pour conjuguer leurs efforts.

## LE « BOTTIN MONDAIN »

L'EDITION de 1953 du « Bottin Mondain » vient de paraître. Comme chaque année, cet ouvrage contient, outre une liste alphabétique des grandes familles et des notabilités françaises, une foule de renseignements fort utiles sur les administrations, les transports, les cultes, les bibliothèques, les musées, les expositions, les théâtres, les sports.

Un important chapitre y est, d'autre part, consacré aux commerces de luxe. Cette liste, qui n'est pas limitative, suffit à montrer l'intérêt qui s'attache à chacune des rééditions de cet ouvrage.

## TOURISME ET VILLÉGIATURES

### SPORTS D'HIVER

**LES HOUCHES - MONT-BLANC**
(Haute-Savoie)

*Altitude 1.050 m. - 1 téléférique - 3 remontepentes - École nationale du Ski français - Station ensoleillée en février.*

**LA HUTTE** (1.800 m.) **Hôtel de montagne au sommet du téléférique.** Tout confort. Pension à partir de 1.400 fr.

**H. Mont-Lachat** ★★ 40 ch. dont 10 av. bain. 7 jours séjour 10.000 fr. toutes taxes et service compris. Tél. 20.

SAINT-GERVAIS (Haute-Savoie)

**Hôt. Gai Soleil** Vue sur les Aravis. Téléférique. Prix mod. Les joies de la montagne et du ski. Tél. 73.

MEGÈVE (Hte-Savoie)

**LA RÉSIDENCE** ★★★★
125 chambres - Tél. : 200-306-307
*PATINOIRE PRIVÉE*
*BAR - ORCHESTRE*

COMBLOUX (Hte-Savoie)

**Hôt. Idéal Mt-Blanc** Tout conf. (C.F.T.) Pens. dep. 1.200 fr.
Téléfér. - Téléski. Vue sur Mont-Blanc.

VAL D'ISÈRE (Savoie)

Hôtel de
**l'AIGLE BLANC**
tout le confort dans l'ambiance sympathique d'un chalet de montagne. Cuisine et direct.
REYGROBELLET
de St-Germain-de-Joux.

Cette rubrique bénéficie de conditions spéciales réservées à MM. les Hôteliers ainsi qu'aux Syndicats d'Initiative.

### CÔTE D'AZUR

*Venez sur la Côte d'Azur faire votre cure salutaire de vie souriante !*
*Rens. : Comité Régional du Tourisme, 20, Bd Carabacel, Nice, et aux Syndicats d'Initiative des stations.*

NICE (A.-M.)

HOTEL
**MONDIAL**
180 chambres, 108 bains, 50 m. mer. Près Musée Masséna
ENTIÈREMENT REMIS A NEUF
Ouvert toute l'année
PRIX LES PLUS ÉTUDIÉS
Vous conseille son
RESTAURANT DE GRANDE CLASSE
sans créer aucune obligation d'y prendre vos repas.

**WINDSOR** SANS PENSION 11, r. Dalpozzo
près mer. 60 ch. gd conf. av. tél. Px mod.

CANNES (A.-M.)

**GALLIA-PALACE** Parc Situation tranquille Son restaurant
Appartements privés avec cuisine.

MONTE-CARLO

**HOTEL ALEXANDRA**
Nouvelle direction : AGID
PRIX MODÉRÉS
5 minutes des jardins et Casino

EZE-SUR-MER (A.-M.)

**Cap Estel Hôtel** 5 km. Monte-Carlo Cadre unique
Plage privée - Piscine - Parc 18.000 m².

### BELGIQUE

**A BRUXELLES**
Une tranquillité incroyable se trouve à l'**Atlanta-Hôtel**, dans une ambiance select et reposante. 1 pers. 190 fr., 2 pers. 325 fr petit déjeuner très riche compris.

# LE BRIDGE (N° 112)

## SOLUTION DE LA PARTIE N° 98

JOUÉE PAR CLAGGET BOWIE

| | | |
|---|---|---|
| | ♠ ... <br> ♡ V 10 8 5 3 <br> ◇ R 10 6 4 <br> ♣ A 9 8 4 | |
| ♠ D V 9 8 6 <br> ♡ D 4 <br> ◇ D 7 2 <br> ♣ V 3 2 | NORD <br> OUEST EST <br> SUD | ♠ R 10 7 5 3 2 <br> ♡ R <br> ◇ V 8 3 <br> ♣ D 7 6 |
| | ♠ A 4 <br> ♡ A 9 7 6 2 <br> ◇ A 9 5 <br> ♣ R 10 5 | |

Sud donneur. Tous vulnérables. Voici les enchères :

| SUD | OUEST | NORD | EST |
|---|---|---|---|
| 1 ♡ | 1 ♠ | 2 ♠ | 4 ♠ |
| 6 ♡ | passe | passe | passe |

Ouest entame de la ♠ D. L'horizon est sombre. Comment joueriez-vous? Naturellement les mains d'Ouest et d'Est sont censées cachées. Vous ne les voyez pas. Je ne les ai données que pour faciliter la compréhension de la solution.

Clagget Bowie coupa la ♠ D, joua ensuite le ♡ as sur lequel tombèrent ♡ R d'Est et ♡ 4 d'Ouest, et il coupa ensuite le ♠ as : la pointe de toute la combinaison ! Puis il donna la main à l'adversaire en jouant ♡.

Quelle que soit la carte jouée par l'adversaire qui a pris avec la ♡ D, la répartition des cartes chez Ouest et Est donne le petit chelem.

Si, par exemple, Ouest joue le ♣ 2, Nord met le 4, Est la D et Sud prend. Sud tâte ensuite les ◇ en jouant ◇ as, pour le cas où un adversaire aurait ◇ D V secs et Est aurait eu au départ ♣ D V x et, comme aucun honneur à ◇ ne tombe sur l'as, Sud fait l'impasse à ♣. Le ◇ perdant de Sud est défaussé sur le quatrième ♣ de Nord.

Notez que, pour réussir ce chelem, Sud a dû imaginer clairement la disposition de cartes donnée dans le diagramme. En effet, sans une conception claire de cette disposition, Sud aurait pu commettre la faute de ne pas couper son ♠ as et aurait manqué le chelem. Il aurait défaussé ♣ 4 ou ◇ 4 sur le ♠ as et Ouest aurait renvoyé la couleur raccourcie et affaiblie par la défausse du mort. Cette couleur n'ayant plus que 3 cartes, il y aurait manqué la 4e carte pour défausser dessus la carte perdante de Sud, à l'autre couleur mineure.

La meilleure défense d'Ouest, mis en main avec la ♡ D, aurait été, à notre avis, de jouer la ◇ D et non un petit ◇, laissant à Sud le soin de deviner s'il devait la prendre du ◇ R ou du ◇ as pour faire ensuite l'impasse au ◇ V.

## ÉTUDE N° 99

| | | |
|---|---|---|
| LE MORT : | ♠ ... <br> ♡ R 10 5 3 2 <br> ◇ A 9 8 7 4 3 <br> ♣ A R | |
| entame : ◇ R | NORD <br> OUEST EST <br> SUD | ◇ 2 |
| | ♠ A 5 4 <br> ♡ A D V 9 <br> ◇ ... <br> ♣ D V 10 9 8 7 | |

Ouest ayant ouvert d'un ♠, Sud finit par jouer 7 ♡.

Ouest entame du ◇ R, Nord met l'as et Est le ◇ 2.

Comment Sud doit-il jouer?

ANDRÉ CHÉRON.

## PETITE ANNONCE

**EMBARCATIONS EN MÉTAL LÉGER INOXYDABLE**
de 2 à 5 mètres. Voile et moteur. Nouveau catalogue illustré sur simple demande. Les Ateliers de Touraine, 21, place Rabelais, TOURS (Indre-et-Loire).

## OFFICIERS MINISTÉRIELS

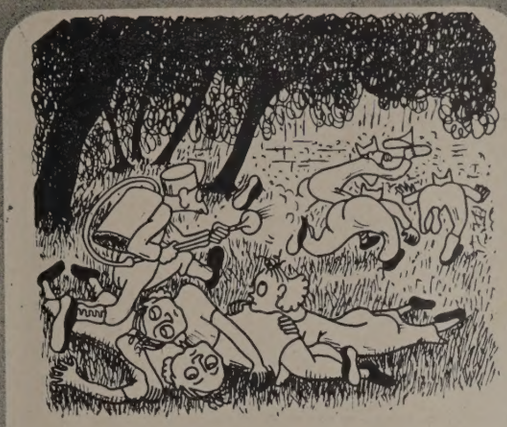
Adjte ch. Not. Paris 24 Fév. 14 h. en 1 lot Immbles Paris IXe **R. CHAUSSÉE-D'ANTIN** 47 et 49 et **R. MOGADOR** 26. Contce 915 m². Rev. br. annuel, 1.607.483 Fr. — M. à px : 26.000.000 de Fr. S'ad. **SERVICE DOMAINE ASSISTce PUBLIQUE**, 39, R. Varenne, et Me R. MOREL D'ARLEUX, Not. Paris, 15, R. des Saints-Pères.

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie Bobigny). Dépôt légal 1er trimestre 1953. N° 255. — Printed in France.

# HISTOIRE DU VILLAGE DE CORNEBU

TEXTE ET DESSINS D'EMMANUEL LAMOTTE ★ LA CENTENAIRE ★

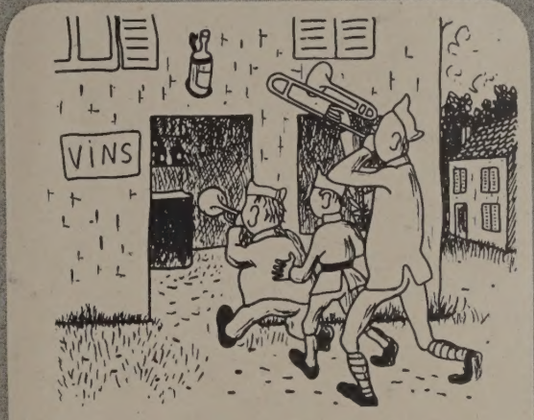
ndant ce temps le garde-forestier courait
yours, traversant bosquet et halliers as-
hyxiant, sur son passage le facteur, un
chéron, le colonel-baron et sa monture



Puis essoufflé il reprit le chemin de sa demeure pour y trouver Marcel, Cubille et Bigoulet dans les bras de sa femme et de ses filles et buvant le vin de sa cave. Il mit fin à la scène en asphyxiant femme et filles et en se lançant à la poursuite des séducteurs

Ayant réussi à distancer le garde, nos trois amis, heureux de leur face arrivèrent au village de Plaisance qui leur parut désert, seul être humain visible, un chairon ferrait un cheval de corbillard devant un monument voilé de crêpe noir.

élicat ment Marcel souleva le voile et se
ouva en présence d'un buste de vieille femme
ur lequel il put lire: A notre centenaire re-
grettée Madame Darut 1840.19..., cette dernière
alité venait de mourir




Intrigués Marcel, Cubille et Bigoulet ravivèrent un bouchon y entrèrent, s'y assirent, cirèrent au patron, à la servante et comme personne ne venait, ils se mirent à chanter à danser et à jouer du trombone et du petit bugle.

Le patron apparut au bruit, les suppliant de faire silence car la centenaire de Plaisance se mourait à l'étage au dessus. Nos trois gais lurons se moquèrent bien de la centenaire, elle avait assez vécu, qu'on l'enterre ...

.. qu'on n'en parle plus, à boire, à boire et
le menèrent un sabbat de tous les diables et de
menacer d'aller percer les tonneaux de vider
outes les bouteilles au compte de la centenaire

Dans sa chambre du premier étage entourée de ses héritiers la centenaire perdait doucement connaissance. On entendait lointaine comme le chant des anges venu d'outre-tombe, une étrange musique ...

La centenaire ouvrit un œil puis deux son respectable visage sembla revivre? ses héritiers le pensèrent elle essaya de parler: ce fut pour demander son cornet acoustique, soudain elle écouta longuement

Résumé des chapitres précédents - Cornebu petit bourg entouré de vignes et de forêts - Enquête sur l'assassinat de Mme Pétale et le vol du bidule le policier, tout ouï et tout oreille se penche sur le passé de Mr Marcel Benoit caissier à la perception - Incorporé au 132e de Cornebu Marcel Benoit accompagné de ses deux amis Cubille et Bigoulet décident de jouer un bon tour au garde chasse, Pasdefouine, ils le lancent à la poursuite de malfaiteurs imaginaires.

LA SEMAINE PROCHAINE : MORTE LE VERRE EN MAIN

MAR 9 19

*Byrrh... c'est la France*

# BYRRH

## VIN APÉRITIF AU QUINQUINA